

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 12 JUIN 1830.

NO. 31

FRANCE.

PARIS, 18 avril.

RAPPORT AU ROI

SUR L'ADMINISTRATION DES FINANCES.

Budget de l'exercice 1831.

Dettes consolidées : en rentes 5 pour 100, 163 millions 857,078 fr. ; en 4½, 1 million 29,237 fr. ; en 4 pour 100, 3 millions 134,950 fr. ; en 3 pour 100, 38 millions 410,144 francs. Total : 206 millions 431,409 fr.

Le surplus de la dette s'élève en viager, à 6 millions 450,000 fr. ; en intérêts de cautionnements, à 9 millions fr. ; *idem* de la dette flottante du Trésor, 6 millions fr. ; en pensions civiles, ecclésiastiques et militaires, 56 millions 487,475 francs ; en amortissement de la dette fondée, 41 millions 665,050 fr.

Il sera nécessaire d'affecter aux ponts et chaussées 41 millions, et aux travaux publics 3,470,000 fr., afin d'entretenir autant que possible l'aisance générale par le développement du travail et des moyens de communication.

La portion des dépenses de la guerre et de la marine qui est relative à la solde et à l'entretien de l'effectif des troupes de terre et de mer, sera de 190,196,200 fr. Savoir : guerre, 162,880,000 fr. ; marine, 27,316,200 fr.

Les relations diplomatiques de la France avec les puissances étrangères réclament 5 millions 75,000 fr.

Les frais de régie et de perception qui grèvent encore les impôts malgré les réductions successives, sont de 57 millions 421,910 fr.

La défense de nos lignes de douanes sollicite en faveur du commerce et de l'industrie un crédit de 23 millions 835,998 francs.

L'exploitation du tabac et la vente des poudres occasionnent une dépense de 25 millions 483,000 fr.

Le transport des dépêches coûte 10,693,342 fr.

Les non-valeurs et les restitutions réduisent les produits réels des contributions de 23,551,883 fr.

Les frais de trésorerie sont de 5,600,000 fr.

Enfin, nous avons réservé pour le matériel des nombreux services publics, pour les constructions civiles et militaires et pour toutes les dépenses de l'administration générale du royaume, une somme de 106 millions 386,155 fr. qui se répartit entre les ministères dans la proportion de leurs besoins.

L'ensemble de nos charges de toute nature sera donc encore de 983 millions 185,597 fr.

Total de la dette inscrite et de l'amortissement : 326 millions 33,934 fr.

Les dotations consacrées à la liste civile, aux Chambres et à la Légion d'Honneur, s'élèvent à 36 millions 664,000 fr.

La dignité de la religion et les besoins du clergé réclament 36 millions 825,000 fr.

Les Cours et tribunaux, chargés par la délégation royale de maintenir partout le règne des lois et de la justice, demandent une allocation de 16 millions 578,175 fr.

Les besoins créés par les intérêts locaux des départements et des communes exigent 74 millions 371,000 fr.

Les ministres, dit M. de Chabrol, ont observé avec soin le régime de spécialité qui ouvre des crédits particuliers à chaque branche de leur service. Le vote des Chambres, qui doit d'ailleurs s'éclairer par les nombreux détails fournis à l'appui des différentes parties de l'administration, pourra ainsi se renfermer dans les sections spéciales proposées à la sanction de la loi, et ne point s'appliquer aux chapitres et aux articles dont elles se composent de manière à embrasser la marche des délibérations, à en retarder les résultats et à affaiblir la responsabilité de chaque ordonnateur en lui imposant des limites trop étroites.

Les recouvrements qui ont été réalisés pendant le dernier exercice doivent servir de base aux évaluations des produits de 1831 : leur montant s'est élevé à 970 millions 213,158 fr.

Il faut y ajouter :

Les nouvelles rentrées opérées sur les biens de l'ancien Sénat, 3 millions ; sur les domaines engagés, 4 millions. Le produit probable du service rural des postes, et celui de la subvention des communes, 2,988,000 fr. ;

Les bénéfices réalisés par la caisse des dépôts et consignations, 6 millions.

Et nous obtiendrons ainsi une recette de 986 millions 201,158 fr., dont le total comparé à la masse des crédits 983 millions 185,597 fr. fait ressortir un excédant disponible de 3 millions 15,561 fr.

Le rapport se termine par la conclusion suivante :

« Tel est, Sire, la véritable situation des charges et des ressources de la France ; toutes ses dettes sur les anciens exercices sont ou soldées ou couvertes par des moyens suffisants, et ses budgets courants et futurs offrent dès à présent des fonds libres et de grandes espérances d'améliorations.

« Le tableau que je viens de mettre sous les yeux de V. M. pour lui exposer dans toutes ses parties la situation des finances de l'Etat, ne présente que des résultats satisfaisants sur le passé, et plus favorables encore pour l'avenir. Jamais aucun peuple n'a recueilli des avantages plus précieux et plus prompts que ceux dont la France a commencé à jouir depuis le retour de ses souverains légitimes ; jamais aucune nation n'a été appelée à de plus belles destinées que celle que prépare encore la sollicitude royale à la reconnaissance publique. Tous les efforts se réuniront désormais à ceux du souverain pour conserver les bienfaits d'un gouvernement qui a fondé la prospérité de la France, et qui doit satisfaire chaque jour davantage à ses nouveaux besoins et à ses plus chères espérances. »

Le Constitutionnel remarque au sujet de ce rapport :

« Ne vous épouvantez pas, nous avons les meilleures intentions du monde. Vous serez surpris de tout ce que nous ferons pour le soulagement des contribuables, pour le bien-être du peuple. Nous seuls pouvons réaliser, nous seuls réaliserons au-delà de vos espérances les économies sans cesse demandées et jamais obtenues. Abjurez d'injustes préventions ; attendez les faits pour nous juger. »

Ainsi, disaient-ils. Quelques bonnes gens bien crédules, de l'espèce de ceux qui croient, par exemple, que l'Espagne a des finances parce qu'elle a un ministre des finances, pensaient qu'il pouvait y avoir de la sincérité dans leurs paroles ; et que probablement ils feraient dans les dépenses une réduction d'au moins deux sous par franc, de cent millions sur l'immuable milliard. La France, qui les connaît, ne voulait croire à rien de bon de leur part.

Or, un gros fait vient de se produire, qui donne un éclatant démenti à leurs fallacieuses promesses.

M. de Chabrol demande, pour les dépenses

de 1831..... 983 millions.

Les dépenses votées pour 1830 s'élèvent en

totalité à..... 973 »

Différence en plus pour 1831..... 10 millions.

Où sont les économies ? où sont les réductions ? où est le soulagement des contribuables ?

Peut-être M. de Chabrol a-t-il compris dans la somme qu'il demande, des dépenses extraordinaires qui ne se reproduiront plus. S'il s'y en trouvait pour 80 millions, par exemple, il y aurait, dans les dépenses ordinaires, une économie bien réelle de 70 millions, économie qui serait acquise aux contribuables dans les budgets suivants où cet extraordinaire de 80 millions ne l'absorberait plus. — Hélas ! oui, s'il s'y en trouvait ; mais il ne s'y en trouve pas. M. de Chabrol nous demande 983 millions pour l'ordinaire. Pas un mot d'Alger, qui nous coûtera 100 millions pour l'amour du Pape. Pas un mot de la pitoyable et ruineuse opération de M. de Villèle sur les canaux, dont nous ne serons pas quittes pour moins de 60 millions. Rien pour l'achèvement et la mise en état des routes, dépense de 199 millions. Il est clair que M. de Chabrol nous réserve un budget extraordinaire, indépendamment de celui qu'il vient de livrer à l'impression, car il faudra bien que nous payions Alger, les canaux et les routes dont il est indispensable d'arrêter la détérioration. Il est clair que les hommes du 8 août se moquent des gens quand ils parlent d'économies ; qu'ils ne peuvent pas en faire ; qu'ils sont là pour beaucoup dépenser, et par conséquent pour beaucoup recevoir, et que la seule chose qui leur plaise dans le gouvernement représentatif, c'est la facilité de lever d'énormes impôts. Ils adoreraient la charte si elle ordonnait bien positivement qu'il y eût constamment à la chambre élective trois cents voix à la disposition du ministère. Pauvres contribuables, ils vous saigneraient à blanc !

Il est de principe que les dépenses ordinaires soient couvertes par les recettes ordinaires, autrement l'équilibre est détruit, et le déficit existe, quelle que soit la concordance des chiffres. Or, pour 1831, M. de Chabrol compte sur les produits de 1829, qui sont de..... 970 millions.

Plus, le produit probable du service rural des

postes..... 2 »

Plus, celui de la subvention des communes, 1 »

Total des revenus ordinaires présumés..... 973 millions.

Les dépenses ordinaires étant de..... 983 »

Le déficit s'élève à..... 10 millions.

C'est avec des recettes extraordinaires que ce déficit est comblé, et qu'on se procure un petit excédant, savoir :

Nouvelles rentrées opérées sur les biens de

l'ancien sénat..... 3 millions.

Sur les domaines engagés..... 4 »

Bénéfices réalisés par la caisse des dépôts et

consignations..... 6 »

Total..... 13 millions.

Quoi ! vous avez une caisse des dépôts et consignations, une espèce de maison de banque, qui fait des bénéfices annuels. Ces bénéfices annuels, qui appartiennent à l'Etat, vous ne les portez point au budget de l'Etat ; vous cachez ce revenu, tandis qu'aucun des revenus de l'Etat ne doit être caché, et que tous, du plus grand au plus petit, doivent être annuellement appliqués à ses dépenses ; et quand il a été accumulé dans l'ombre, pendant plusieurs années, quand il est devenu ressource extraordinaire, vous l'appliquerez aux dépenses ordinaires ! C'est violer deux fois toutes les règles de bonne administration financière. Vous devez 1° employer ces six millions qui sortent de dessous terre, et les sept autres, à payer Alger ou les canaux, ou l'extraordinaire des routes ; 2° et commencer enfin à porter, chaque année, au budget des recettes le produit présumé des bénéfices annuels de la caisse des dépôts et consignations. Il nous paraît surprenant que, dans les deux chambres, pas une voix ne se soit jamais élevée contre cette séquestration d'un revenu public.

Quoi ! les recettes ordinaires sont de dix millions au-dessous des dépenses ordinaires, et vous ne pouvez pas ramener celles-ci au niveau, vous ne pouvez pas faire une diminution de 10 sur 983, une diminution d'un misérable centime par franc ! Ainsi donc, quand les ressources extraordinaires vous manqueront, il vous faudra faire un emprunt chaque année pour compléter votre budget ordinaire, sans compter les emprunts qu'exigeront des événements imprévus, une guerre, des entreprises folles, des secours à l'absolutisme en danger, au profit des tripoteurs ; que savons-nous ? Où cela conduit-il, hommes d'Etat improvisés, grands promoteurs d'économies en paroles ?

Des économies, des réductions de dépenses ! Vraiment, dit M. de Chabrol, nous ne pouvons pas en faire pour 1831 ; mais, dans les années suivantes, si Dieu nous prête vie, elles arriveront en foule, car une admirable perspective est ouverte devant nous. D'abord, nous aurons moins à payer pour les pensions, attendu qu'il y aura des décès parmi les pensionnaires. Ensuite nous réduirons les 5 en 4 pour 100. Ensuite nous annulerons une bonne partie des rentes qui appartiennent à l'amortissement.

Et voilà vos hautes conceptions financières ! voilà votre système dans toute sa profondeur ! voilà ce que vous répondez à la France, qui croit qu'elle peut être très-bien gouvernée, administrée et défendue pour beaucoup moins d'un milliard par an, et qui vous supplie de diminuer ce milliard qui l'écrase.

Les pensionnaires meurent, il est vrai ; mais vous en créez de nouveaux, et c'est le propre des mauvais gouvernements de dépenser des sommes énormes en pensions.

Vous réduirez les 5 en 4. Prenez-garde : votre nouveau-né ne dépassait 100 francs que de 19 centimes le 20 mars, que de 26 centimes le 10 avril, et cependant il est sous la protection immédiate de la plus grande puissance financière de nos jours, protection qu'il n'aura plus dans quelques mois. Si alors il tombe seulement à 99 fr. 50 c., pourrez-vous donner au porteur du 5 l'option entre son remboursement de 100 fr., et une rente de 4 fr., qui ne vaudra à la bourse que 99 fr. 50 c., prix réel ?

Vous annulerez une bonne partie des rentes qui appartiennent à l'amortissement. Ainsi un particulier prend chaque année 3,000 fr. sur son revenu pour diminuer la masse de ses dettes qui s'élèvent à 150,000 fr. : vous l'engagez à ne plus employer à cette profitable dépense que 2,000 fr., et vous appelez cela une économie !

Votre système politique est à l'intérieur d'étouffer la liberté, et à l'extérieur d'être à la remorque de l'Angleterre. Votre système financier se réduit à tirer de la France le plus d'argent que vous pourrez. Vous êtes et serez toujours incompatibles

avec les cœurs généreux qui veulent la liberté, la gloire et la prospérité de la patrie.

ANGLETERRE.

LONDRES 21 avril.

(Extrait d'une lettre.)

On rapporte que le duc de Wellington a indirectement fait faire des démarches auprès du duc de Clarence, héritier de la couronne. On dit que les partisans de milord intriguent beaucoup à Bushy-Park, et qu'on met en mouvement tous les moyens possibles pour persuader au roi futur que dans les circonstances actuelles un changement de ministère serait impolitique et dangereux. Le duc de Wellington se cache derrière le rideau, et cherche à faire croire qu'il ne tient pas à conserver l'omnipotence qu'il exerce depuis deux ans; mais personne ne croit à cette indifférence affectée. Nous savons de bonne source que S. G. fait débiter à Bushy-Park tous les bruits et toutes les nouvelles qui peuvent engager le duc de Clarence à conserver le ministère actuel; mais nous ne doutons pas que le duc de Clarence ne se rende justice de l'affront qui lui a été fait, lorsqu'il était grand-amiral, par milord-duc et consorts.

ESPAGNE.

Voici le texte de la déclaration des cortès en 1789 sur la succession au trône.

L'avantage de naître le premier est une très-grande marque d'amour que Dieu donne aux fils de rois qui doivent avoir des frères. Celui à qui il veut faire cet honneur domine les autres, qui doivent lui obéir et le regarder comme leur père et seigneur. Trois raisons nous prouvent qu'il en doit être ainsi : Premièrement, selon la nature; secondement, selon la loi; et troisièmement, selon la coutume : 1^o selon la nature, car le père et la mère désirent ardemment avoir lignage qui hérite de ce qui leur appartient, et celui qui naît le premier et qui arrive plus à propos pour remplir leurs désirs doit par conséquent être plus aimé d'eux; 2^o selon la loi, car notre seigneur-Dieu dit à Abraham lorsqu'il lui ordonna, pour l'éprouver, de prendre Isaac son fils unique, qu'il aimait beaucoup, et de l'immoler pour l'amour de lui, et il dit cela pour deux raisons :

La première, parce que celui-là était le fils qu'il aimait comme lui-même pour le motif exposé plus haut; et la seconde, parce que Dieu l'avait choisi pour saint, lorsqu'il voulut qu'il naquît le premier, et c'est pour cela qu'il en demanda le sacrifice; car, d'après ce qu'il dit à Moïse dans la loi ancienne, tout mâle qui naîtra le premier sera appelé chose sainte de Dieu. Que les frères doivent le regarder comme leur père, cela est évident, parce qu'il est plus âgé qu'eux, et qu'il est venu le premier au monde; que chacun doive lui obéir comme à son seigneur, c'est une vérité établie par les paroles qu'Isaac dit à Jacob son fils lorsqu'il lui donna sa bénédiction, croyant qu'il était l'aîné : *Tu seras seigneur de tes frères, et les enfants de ton père se tourneront vers toi, et celui que tu béniras sera béni, et celui que tu maudiras, la malédiction tombera sur lui.*

Ainsi donc par toutes ces paroles on donne à entendre que le fils aîné a le pouvoir sur ses autres frères, comme père et seigneur, et qu'ils le doivent regarder comme tel. De plus, d'après l'ancienne coutume, les pères ayant communément pitié des autres enfants, ne voulaient pas que l'aîné eût tout, mais que chacun d'eux eût sa part; néanmoins, les hommes savants dans les affaires de succession, reconnaissant que le partage ne pouvait pas avoir lieu en ce qui concerne les royaumes, à moins de vouloir les détruire, d'après ce que dit notre seigneur Jésus-Christ, que tout royaume partagé serait ravagé, considèrent comme de droit que la seigneurie ou royaume doit échoir uniquement au fils aîné après la mort de son père. Et cela a été toujours mis en usage dans tous les pays du monde où l'on eut la seigneurie par lignage, et particulièrement en Espagne; c'est afin d'éviter plusieurs maux qui arrivèrent et qui pourraient encore arriver, qu'on fut d'avis que la seigneurie du royaume serait toujours l'héritage de ceux qui viendraient en ligne droite, et c'est pour cette raison qu'on établit que s'il n'y avait pas d'enfants mâles, la fille aînée hériterait du royaume; et on ordonna encore que si le fils aîné venait à mourir avant d'hériter, laissant de sa femme légitime un fils ou une fille, le premier et ensuite la seconde auraient le royaume, et non aucune autre personne; mais si tous ceux-là venaient à mourir, le royaume devait être l'héritage du parent le plus proche, s'il était homme capable pour cela, et s'il n'avait rien fait pour perdre cet héritage. Alors donc, par toutes ces choses, le peuple est obligé de regarder le fils aîné du roi comme son souverain pour le bien véritable du royaume. C'est pourquoi quiconque agirait en opposition avec ce qui vient d'être dit ci-dessus, serait traître, et comme tel recevrait la punition dont sont passibles, d'après l'usage, ceux qui méconnaissent le pouvoir du roi.

ITALIE.

ANCONA, 6 avril.

Les nouvelles de Constantinople portent que l'Autriche et l'Angleterre ont déjà entamé des négociations avec la Porte, afin d'obtenir les mêmes avantages commerciaux que la Russie. La Porte est, dit-on, disposée à les accorder au commerce de toutes les nations; de sorte que la Suède, le Danemark, l'Espagne et Naples seraient délivrés des frais de douane et des formalités qui retardent l'expédition des firmans pour entrer dans la mer Noire.

TURQUIE.

Des lettres de Tiflis (Géorgie), en date du 27 février, annoncent que les troupes russes qui occupent Erzerum, étaient activement employées à fortifier la place. L'Euphrate était

couvert de bâtimens chargés de matériaux. Ces nouvelles étant parvenues à Constantinople, l'ambassadeur anglais est entré immédiatement en communication avec le reis-efendi. On nous assure que Son Excellence a exigé savoir du ministre turc, s'il fallait ajouter foi au rapport qui a circulé parmi le corps diplomatique à Péra, que Halil-Pacha, afin d'obtenir une réduction considérable de la contribution de guerre, avait été autorisé à proposer la cession d'Erzerum au cabinet russe. On se rappellera, qu'il y a quatre mois environ, une négociation entreprise par le comte Orloff pour obtenir l'abandon, en faveur de la Russie, de la ville de Kars en Asie, échoua complètement, et que la cause en fut attribuée à l'intervention de l'ambassadeur anglais.

SUEDE.

STOCKHOLM, 20 mars.

Voici le discours prononcé hier par le roi à la clôture de la Diète suédoise :

« Messieurs,

« Quoique la durée de la Diète ait dépassé de plus d'une année le terme fixé par notre forme de gouvernement, elle a néanmoins prouvé l'immuabilité des maximes sur lesquelles le peuple veut constamment s'appuyer; confiant dans la direction de son roi, il s'est reposé sur ses principes constitutionnels, il s'est rappelé l'année 1810, et en a fait la comparaison avec l'époque présente.

« Appelé pour vous défendre, je ne tardai pas à reconnaître les élémens de grandeur que le pays possédait encore; c'est sur ces élémens que j'ai fondé le système qui vous a rendus à vous-mêmes. Au milieu des agitations politiques, vous aviez décrété vos droits; mais cette résolution ne suffisait pas; elle devait être confirmée par la guerre et la victoire. J'ai réussi, dans mon administration, avec autant de bonheur qu'en combattant pour vous. J'ai été conduit, par la Providence, au delà des vœux que vous pouviez former. Il y a vingt ans, l'antique et belliqueuse Suède ne comptait pas deux millions quatre cent mille habitans; sa population approche aujourd'hui de trois millions. Votre comité d'Etat vous a fait connaître qu'elle était chargée de plus de 53 millions de dette; 44 millions en sont déjà éteints.

« Votre *bevilning* (don gratuit) s'élevait, en 1812, à la somme de 2,650,000 R:dr, il a été diminué successivement de près d'un cinquième. Vos anciennes contributions directes ont aussi reçu un dégrèvement considérable. En ouvrant votre session, je vous annonçai que la banque avait augmenté ses espèces métalliques de près d'un million. En la fermant aujourd'hui, je puis ajouter que, sans dépasser le capital de 30 millions en billets, ces mêmes fonds métalliques se sont accrus pendant 1829, de plus de 800,000 R:dr. La jonction des deux mers a coûté à l'Etat 5 millions; elle touche maintenant à sa fin. Cette conception hardie vous appartient tout entière; dès son origine elle fut unanime; elle a été depuis l'objet de controverses, que je me félicite d'avoir contribué à aplanir.

« Mon administration, obligée de s'arrêter dans son mouvement, pour observer la source des obstacles qu'elle a rencontrés, a dû ne pas exposer à des chances hasardeuses, les forces nouvelles et l'esprit national qu'elle avait recréés. Elle a soustrait cette presqu'île aux calamités des dissensions civiles et à leurs funestes suites. J'ai maîtrisé les attraites de l'ambition et du pouvoir des armes. Je les ai rendus les auxiliaires de la majesté des lois. J'ai été plus conciliateur que monarque, plus magistrat que souverain. J'ai cherché à relever les prérogatives législatives, sans perdre de vue le levier moral de la royauté. Enfin, j'ai tout immolé à l'union comme au bien-être des deux royaumes. Pénétrés des besoins communs, les Suédois et les Norvégiens ont cessé de répandre leur sang et de détruire leurs fortunes.

« Je me suis attaché à donner aux générations qui s'élèvent, les qualités sans lesquelles le citoyen perd son énergie. Ces qualités sont la vérité et la justice. Avec elles la Scandinavie restera indépendante. C'est de l'autorité légale dont les gouvernans sont revêtus, que découlent le salut des peuples et la gloire de leur nom.

« Après avoir assuré vos droits politiques, tous mes efforts ont eu pour but le maintien du pacte fondamental; je l'ai conservé intact. La paix et la tranquillité, voilà l'objet de mes soins! Pour affermir ces heureux résultats, j'ai placé le trône au sein de la nation; je l'ai confié à sa sauve-garde.

« Couverts par l'égide de la concorde, nous pouvons désormais perfectionner notre code, et, par une rédaction simple, rendre son exécution facile. Cette clarté, réclamée tant par les justiciables que par les juges eux-mêmes, donnera de la sécurité à tous; et l'examen réfléchi des jurisprudences pourra guider les résolutions à prendre à la prochaine diète. C'est principalement sur le droit de succession, celui de la propriété et de la sûreté hypothécaire, que nous devons fixer nos pensées. Créanciers et débiteurs, tous ont besoin de trouver de fortes garanties dans la révision de nos lois. Je vous répète ce que j'ai déjà énoncé dans une autre occasion. Les nations ne ressemblent pas aux individus; ceux-ci détruisent souvent en voulant trop réparer à la fois. Les nations, au contraire, attendent l'affermissement de leur existence, de la marche lente du tems et de l'expérience du passé. Rassurons tous les intérêts, et faisons en sorte que l'homme qui vit de son travail n'ait pas à redouter que, du jour au lendemain, ses moyens lui soient enlevés. Si notre représentation a besoin d'être améliorée, ne perdons jamais de vue que les quatre ordres forment, depuis trois siècles, les bases constitutives de la monarchie.

« L'augmentation du traitement des fonctionnaires civils et militaires était commandée par le besoin. J'ai vu, avec satisfaction, l'application que vous avez faite des excédans de nos revenus pour cet objet si éminemment utile. Les allocations accordées pour le matériel de l'armée, la défense du royaume et l'enseignement public, ont encore excité ma reconnaissance. J'ai aussi à vous remercier d'avoir accepté ma proposition en faveur des propriétaires. Le crédit, ainsi établi, promet une heureuse influence pour la transmission des héritages; il deviendra une puissance, s'il est continué avec discernement.

Les vœux que vous m'avez exprimés concernant la taxe sur les blés étrangers ont été devancés par mon ordonnance à ce sujet. J'ai lieu d'espérer qu'elle sera également avantageuse à l'intérêt mutuel des cultivateurs et des commerçans.

« Nos relations extérieures ne laissent rien à désirer; et celles de bon voisinage sont sur le pied le plus amical. Notre navigation doit désormais prendre un accroissement, tant dans la Méditerranée et la mer Noire, que dans les mers de l'Amérique. Aucun avantage ne s'acquiert qu'à la suite de fortes dépenses, et le commerce, qui vivifie tout, est une des branches qui demandent le plus, au dehors, le soutien de la diplomatie et des expéditions navales.

« Avant d'aller joindre votre roi qui m'adopta pour son fils, je suis assez heureux d'avoir acquis par mes services, le droit de vous dire : comprenez votre gouvernement; vous le devez au bien qu'il a fait. Vous le savez, je n'ai jamais trouvé de félicité que dans les prospérités publiques; et je continue de prier le Tout-Puissant d'accorder à la patrie son appui, son secours et sa bénédiction céleste.

« En vertu du paragraphe 109 de la forme du gouvernement, je déclare vos délibérations terminées et vos séances closes pour cette session; et je vous renouvelle, Messieurs, l'assurance de toute ma bienveillance royale. »

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Les journaux anglais jusqu'au premier de mai et ceux de Paris jusqu'à la date du 28 avril nous sont parvenus par le paquebot *Florida*, venant de Liverpool. Le budget des finances, et les réflexions du *Constitutionnel* à ce sujet intéresseront vivement nos lecteurs. Nous publions aussi le discours de Charles XIV (Bernadotte), que nous considérons comme un noble et rare document d'éloquence royale. La manière dont en parlent les journaux anglais, et les journaux officiels du continent, et leur langage respectueux envers S. M. suédoise est pour elle, un témoignage flatteur de l'opinion dominante à l'époque actuelle. Sans doute elle a mérité la reconnaissance de la Suède, et son fils, nous l'espérons, sera appelé à recueillir en paix, à leur maturité, les fruits dont le père a préparé les germes au milieu des troubles et de la discorde.

Le 21^{me} Congrès venant de clore la session, et les deux chambres s'étant ajournées : nous croyons nécessaire de jeter un coup-d'œil sur les délibérations de cette assemblée, l'une des trois assemblées délibérantes les plus imposantes de l'univers, et dont les décisions influent graduellement et pesent sur toutes les nations. Spectateurs des débats, sans prétendre y jouer d'autre rôle, ne voulant pas non-plus intervenir dans la politique intérieure des partis, nous nous bornons à publier les opinions émises par quelques uns des journaux les plus respectables, et les plus considérés de l'administration, et de ses opposans. D'après le *National Intelligencer*, ce dix-sept actes ont reçu force de loi pendant la session et il en reste trois cents autres sur lesquels on n'a pris aucune résolution. L'*Evening Post*, journal de l'administration, dit, en parlant des bills passés en lois : « Nous félicitons nos lecteurs et le pays, de ce que les délibérations de notre législature nationale ont, à tout prendre, amené de si heureux résultats. Les représentans ne se seront pas séparés, et ne retourneront pas chez eux, sans avoir fait quelque chose qui leur mérite la reconnaissance publique. Non-seulement a-t-on interrompu ce système faux et absurde en politique, par lequel on ruinait les intérêts du pays, au moyen de restrictions odieuses, mais on a fait aussi quelque progrès pour la réparation des erreurs commises précédemment.

« Le bill sur le Sel et celui sur les Mélasses, ont passé au Sénat à une grande majorité, exactement dans la forme sous laquelle ils furent présentés à la chambre des représentans par son comité des voies et moyens, et tout y était si sage-ment combiné qu'ils n'ont nécessité aucun amendement. Le bill qui rapporte les droits sur le tonnage, a également été sanctionné. Ces droits n'étaient pas d'un montant exagéré, puisqu'ils ne s'élevaient in toto que de \$180,000 à \$200,000 annuellement, mais ils étaient onéreux à la navigation, ils devenaient oppressifs dans les courts voyages sur les Lacs et aux Indes occidentales, et tout le monde en était fatigué. Le bill relatif au commerce avec les colonies a également passé en loi, et le Président est autorisé à ouvrir nos ports aux bâtimens anglais venant de leurs colonies, aussitôt qu'il aura été informé du résultat favorable de nos négociations à ce sujet avec la Grande-Bretagne. Ajoutons à cela les bills sur le thé et le café dont nous avons déjà parlé, comme devant produire une économie immense pour la nation. N'oublions pas non plus le bill prohibitif de M. Mallory, dont on a fait une loi fiscale qui cesse d'être oppressive. Ce bill, odieux dans sa forme primitive, a long-tems pesé sur notre commerce, mais ses souffrances ont eu un résultat salutaire puis qu'elles ont assez duré pour qu'on put juger avec connaissance de cause ses infâmes dispositions et les dénoncer. Il est vrai qu'un journal ou deux, au nord du Potomac, se sont réunis à nous pour démasquer l'atrocité de la mesure; mais nous en dimes assez pour faire honte à ceux qui la provoquent : et quand le moment est arrivé d'en faire l'examen devant le congrès, elle n'a trouvé qu'un petit nombre de défenseurs, et a été renversée sans efforts.

Si nous contemplons ces triomphes de la cause du commerce libre, et que nous les comparions aux symptômes des sentimens et des opinions dans le congrès à l'ouverture de la session, lorsque la chambre refusait même de procéder à l'examen du bill présenté par le comité des voies et moyens, qu'elle se refusait à modifier le tarif, les amis d'une législation libérale croiront avoir assez de motifs de se réjouir de ce qui a déjà été effectué et auront raison d'espérer beaucoup plus pour l'avenir.

Le *Daily Advertiser*, journal de l'opposition, s'exprime sur le même sujet de la manière suivante :

Quelles mesures effectives par exemple ont été prises pour amender la constitution, en ce qui concerne les président et vice-président ? L'*Attorney-general* a-t-il été élevé au rang de ministre du cabinet ? qu'a-t-on fait malgré ces longues tirades sur la navigation, la construction des bâtimens, etc. ? Le corps de la marine, a-t-il été amalgamé avec l'artillerie ou l'infanterie, comme moyen de remédier aux nombreux défauts de son organisation ? Quel a été le sort de cette profonde conception de diviser les juges de circuit, en deux classes, et de faire siéger ces deux classes alternativement en cour suprême ? Qu'est devenu ce plan d'un nouveau département au ministère de l'intérieur, dont le besoin est si vivement senti par le ministre actuel, au moins, si ce n'est par le pays ? Il n'est pas jusqu'aux efforts volontaires en faveur de madame Decatur, tout-à-fait gratuits de la part de l'exécutif, et hors du cercle de ses attributions, s'ils eussent été employés dans toute autre circonstance, qui n'aient été défauts ; et cette affaire n'a fait aucun progrès depuis sa présentation par le premier magistrat.

Quelque chose, sans doute, a été accompli au sujet des droits sur le thé et le café ; et le bill sur les Indiens, la mesure la plus indigne qui jamais ait été recommandée par un magistrat suprême, ou admise par une législature servile, a été adopté par les deux chambres.

Le *New-York American*, autre journal de l'opposition, tient le langage suivant :

Tandis que telle a été la marche du chef de l'exécutif, celle de la législature nationale était aussi peu faite pour inspirer le respect, ou produire des résultats avantageux. N'ayant aucun plan fixe dans leur politique, sans concert d'action, ou dans leurs vues pour les intérêts nationaux, les deux chambres du Congrès, dans chacune desquelles l'administration avait clairement une majorité incontestable, ont perdu une demi-année, et alors, au dernier moment (celui pour lequel toutes les questions de quelque intérêt ont été résolues), elles ont précipité toutes leurs décisions, substituant la question préalable à l'argument, prétextant le défaut de tems, pour le faire servir d'excuse à cette application habituelle, et presque constante d'un réglemeut, le plus arbitraire de tous les réglemens législatifs.

Une session moins efficace, et si peu honorable à un Congrès, est jusqu'ici, probablement, sans exemple.

Le bill sur les Indiens seulement, doit suffire pour la rendre à jamais mémorable dans les annales..... nous allions presque dire criminelles, et l'adoption de ce bill, il n'est plus possible d'en douter, a été obtenue par des moyens aussi funestes à l'intégrité législative, que l'est le bill lui-même à la bonne foi nationale.

Telles sont les différentes opinions relatives aux travaux de ce congrès. Parmi les 117 actes qui ont passé en loi, dans le cours de la session, le plus important est, sans contredit, le bill au sujet des Indiens, d'après lequel 70,000 individus sont dépossédés de leurs terres, et obligés d'abandonner leurs foyers, pour former de nouveaux établissemens à une distance de plus de mille milles au milieu des forêts, et dans le pays le plus sauvage.

Afin d'éclairer le jugement de nos lecteurs sur le mérite de cette mesure, il est nécessaire de revenir sur l'origine des circonstances qui l'ont fait adopter.

Par un traité qui eut lieu en 1802 entre les Etats-Unis, et l'état de la Georgie, il fut stipulé que le gouvernement général prenait à sa charge l'obligation de contracter avec les Indiens de la cession de leurs terres, situées dans l'état, aussitôt qu'on pourrait en traiter par des voies paisibles, et à des termes raisonnables, c'est-à-dire, que le gouvernement des Etats-Unis se fit fort de consentir à l'achat de leurs terres, dès que les Indiens manifesteraient le désir d'entrer en négociation. L'état de la Georgie obtint en 1825, par des voies considérées illicites, un traité avec les Indiens dont le gouvernement général jugea à propos de prévenir l'exécution en le déclarant nul, et de nul effet. Cependant le peuple de la Georgie étant résolu à posséder les terres des Indiens, à quelque prix que ce fut, la législature de l'état rendit une loi (qui a été publiée précédemment dans nos colonnes) à l'effet de soumettre les Indiens à toutes les rigueurs des lois pénales de la Georgie, et de les priver d'un autre côté de la protection et des immunités dont jouissent les citoyens de l'état. Ils étaient par le fait placés en dehors du droit de franchise. Cet acte de la Georgie ayant été jugé de nature à compromettre l'existence même des Indiens, l'interposition, entre les parties, de l'autorité du gouvernement des Etats-Unis, devint absolument nécessaire

afin de prévenir des actes d'hostilité, entre les Georgiens et les Indiens. Cette intervention devait être limitée à l'achat des terres des Indiens par les Etats-Unis. L'urgence d'un arrangement de cette nature avait été appréciée par le Président antérieur de l'Union, et a été sentie depuis, plus vivement encore, en raison de l'esprit d'animosité toujours croissante des habitans blancs, contre la race Indienne. La connaissance de cet état de choses, et sans doute, le sentiment des conséquences qui pourraient en résulter, ont déterminé le Président actuel à recommander dans son message qu'on statuât sur le déplacement de la majorité du congrès de manière à faire adopter cette loi. Maintenant, il faut que les Indiens s'éloignent, à moins qu'ils ne veuillent avoir recours à un dernier expédient, à un pourvoi en cour suprême des Etats-Unis. A en juger par un article du *Phoenix Cherokee*, journal rédigé par un Indien, la nation paraît être déterminée à faire usage de cette dernière ressource.

D'un autre côté l'opposition condamne cette loi, et soutient que les Indiens ont le droit de conserver des terres qui leur ont été garanties par les traités, se fondant à cet égard sur le fait incontestable, que dans tous les traités, les Indiens ont été reconnus comme nation indépendante. L'opposition reproche à la Georgie, non-seulement de vouloir prescrire ses lois aux Indiens, mais de vouloir aussi les dépouiller de leurs propriétés. Le gouvernement, ajoute-t-elle, a souillé le caractère national en se prononçant en faveur de la Georgie, afin de s'assurer son appui, celui des députés de l'ouest au Congrès, et de la masse des électeurs pour la nomination du prochain président. Nous nous sommes tant soit peu étendus sur les vues principales, et les faits, afin de tenir nos lecteurs au courant de l'opinion publique, et les mettre à portée de juger eux-mêmes cette question, à la fois importante et délicate. Nous nous bornerons à ajouter, d'après la relation des débats au congrès, que cette mesure a été combattue par une grande force d'opposition, et que parmi les opposants se trouvaient plusieurs des hommes les plus distingués de la nation.

(La fin dans un de nos prochains numéros.)

Des nouvelles de Londres jusqu'au 4 de mai, inclusive-ment, ont été reçues par le navire *Hannibal*. En voici des extraits :

D'après les informations publiques et les renseignemens particuliers, il paraît qu'on désespère du rétablissement de la santé du Roi. Le bulletin publié le 3 de mai annonce, qu'il n'y avait eu aucune variation dans les symptômes de la maladie du Roi, mais que S. M. avait encore passé une mauvaise nuit. Voici le bulletin :

« Windsor-Castle, le 3 mai 1830.

« Le Roi a beaucoup souffert par la privation de sommeil ; cependant les symptômes de la maladie sont allégés ce matin. (Signé) HENRY HALFORD, MATTHEW JOHN TIERNEY. »

Le prince Léopold et sa suite sont arrivés à Londres le 30 avril, venant de Paris. On fait, dit-on, des préparatifs en Grèce pour la réception immédiate du prince, qui doit y arriver au commencement de juin. Le *Standard* prétend qu'on s'est mis d'accord sur la question relative à la Grèce dans le dernier conseil du cabinet. La France, la Russie et l'Angleterre ont garanti au prince le paiement d'une somme de 2,400,000 livres sterling, pendant huit ans.

EXPÉDITION D'ALGER.

L'assertion qui a circulé dans les papiers anglais et sur le continent de la coopération du pacha d'Egypte avec la France, est contredite par le fait de l'envoi d'un agent du Sultan à Alger pour inviter le dey à accéder aux demandes de la France. Le pacha d'Egypte ne doit prendre aucune part à l'expédition d'Afrique.

L'armement de Toulon faisait de grands progrès. L'escadre de Brest était arrivée dans ce port. Une revue générale des forces navales et militaires devait avoir lieu le 4 ou 5 de mai.

MM. de Bourmont, Clouet et autres chefs de l'expédition, avaient passé par Lyon pour se rendre à Toulon.

D'après *Galignani's Messenger*, la santé du Pape était dans un état peu tranquillisant.

ESPAGNE. — Une lettre particulière de Madrid, du 15 avril, nous donne des renseignemens assez importants, quoiqu'ils ne soient pas officiels, au sujet de l'Espagne. Elle nous apprend entre autres choses, qu'un décret royal a été rédigé, mais non encore publié, ordonnant le licenciement des volontaires royaux. Plusieurs personnes avaient été arrêtées à Cadix et à Carthagène, en raison de la connaissance qu'on avait eue des mouvemens insurrectionnels dans l'île de Cuba ; et ce qui est encore plus remarquable, c'est la disposition de Ferdinand à reconnaître l'indépendance des Etats de l'Amérique du Sud, du consentement de la France et par l'intervention de l'Angleterre, moyennant le paiement, qui lui serait fait en sommes égales dans le cours de 10 années, d'environ 6 millions de livres sterling, outre beaucoup d'autres conditions, et, dans le nombre d'indemnités montant à 20 millions de piastres, que devrait payer chaque Etat pour propriétés saisies ou confisquées.

Le procès des prisonniers d'état à Bruxelles a été terminé vendredi dernier, et le jugement porte que le principal accusé, de Potter, sera banni du territoire des Pays-Bas pendant huit ans, et ses complices, Barthels et Thielemans, pendant sept ans : les deux autres accusés, Coché Mommens et Vander Straeten, ont été acquittés.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que l'article dont il est fait mention dans la lettre qui suit, a été inséré comme un « on dit » extrait de lettres particulières, et non pas comme une assertion positive des éditeurs.

PORT-AU-PRINCE, 3 mai 1830.

A Monsieur l'Éditeur du *Courrier des États-Unis*.

MONSIEUR,

J'ai lu, dans votre numéro du 7 avril dernier, que les conspirateurs de l'île de Cuba attendaient, pour arborer l'étendard de l'indépendance, des secours de la république d'Haiti. Je puis vous annoncer, en toute assurance, que le gouvernement haïtien n'a fait aucun préparatif pour protéger une révolution à la Havane ; et qu'il n'a pas eu même le moindre projet de commettre jamais au dehors aucun acte d'hostilité de cette nature. Ayant, dans un acte particulier de leur Constitution, renoncé solennellement aux conquêtes à l'extérieur, excepté les cas de représailles et de défense légitime, les Haïtiens se sont montrés constamment fidèles à leur serment et ils ont borné toute leur ambition à conserver intacte l'intégrité de leur territoire. Il est vrai que des troupes ont été dernièrement envoyées sur divers points de la partie orientale de l'île, en conséquence des menaces que nous a faites un envoyé espagnol avec qui il nous a été impossible de venir à un accommodement. Il convient encore de confesser que, s'il nous arrive le malheur imprévu d'être troublés, par une invasion étrangère, dans la jouissance de notre douce paix, de notre liberté et de nos droits imprescriptibles ; la nécessité impérieuse de retenir par la force ce que la force tenterait de nous enlever, nous mettrait dans la triste obligation d'employer tous les moyens imaginables pour faire le plus de mal possible à nos ennemis. Alors, sans doute, nous nous efforcerions d'attaquer leurs établissemens, de poursuivre leurs vaisseaux marchands sur toutes les mers, de distribuer avec profusion les lettres de marque, et de recevoir dans nos ports toutes les prises ; tandis que le soleil et le climat brûlant d'Haiti combattraient de concert avec nous, et que notre pauvreté n'offrirait à nos agresseurs, que la solitude et des eaux corrompues sur des rivages arides et malsains.

Nous possédons quelques villes ; mais nous avons toutes sortes de raisons pour y tenir mille fois moins encore que les Russes ne tenaient à leur antique et puissante ville de Moscou. Nous sommes à moitié Scythes, et nous pouvons tout aussi bien vivre sous des tentes, pourvu que nous y emportions avec nous notre chère indépendance.

Tels sont, monsieur l'éditeur, les petits éclaircissemens que je me permets de vous adresser en vous priant de les consigner dans votre intéressante gazette, et j'ose assurer qu'ils ne seront pas désavoués par mes concitoyens ; je crois aussi pouvoir ajouter que nous avons une précieuse facilité à nous accommoder avec tout le monde ; respectant ceux qui nous respectent ; indifférens avec les indifférens ; renvoyant, en égale proportion le mépris à ceux qui nous méprisent, et aussi chauds que notre climat envers nos amis.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération,

Extrait d'une lettre particulière reçue par les éditeurs du *Journal of Commerce*.

MARACAIBO, 15 mai 1830.

Nous avons été informés il y a peu de jours, par l'arrivée d'un exprès, que toute la Colombie est en faveur de Paez, et que Bolivar et sa suite étaient partis de Bogota pour Carthagène où ils devaient s'embarquer pour les colonies, probablement pour ne jamais revenir dans ce pays. Si ce rapport est exact, les affaires reprendront leur ancienne activité.

M. BARROZO. — Nous voyons dans le *Daily Chronicle*, de Philadelphie, que M. Marshall, premier juge de la cour suprême des Etats-Unis, a accordé un mandat de *ne exeat*, pour interdire à M. Barrozo, ministre de la reine Maria de Gloria, la faculté de quitter les Etats-Unis et pour le contraindre à fournir un cautionnement de \$20,000, en garantie du résultat éventuel des poursuites de M. Torlade d'Azambuja, ministre reconnu de don Miguel.

FONDS AMÉRICAINS, LE 11 JUIN, 1830.

	demande.	offre.
6 pour cent des Etats-Unis,	1815	100
5 dito	1832	103
5 dito	1835	106
4 1/2 dito	1831	101
4 1/2 dito	1832	101
4 1/2 dito	1833	102
3 dito	—	91
6 dito de l'Ohio,	1850	121
5 dito	do.	110
Banque des Etats-Unis,	130	109
Banque de la Louisiane,	119	129

Change sur France, à 60 jours, 5f. 37 1/2 c. à 5 40 c. par dollar.
Change sur Londres, à 60 jours, 7 à 7 1/2 p. cent de prime.

SCIENCES.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Extrait de la séance du 12 avril.

M. Cuvier offre à l'Académie le troisième volume de son Règne animal.

M. Eusèbe de Salles, attaché à l'expédition d'Alger en qualité d'interprète, prie l'Académie de nommer une commission qui dresserait une série de questions scientifiques qu'il essaierait de résoudre sur les lieux. L'Académie nomme commissaires MM. Magendie, Portal et Thénard.

M. Delessert demande la parole par suite de la correspondance; il lit deux notes qui lui ont été transmises de Londres.

La première est relative à un arbre d'un nouveau genre donnant un lait bon à boire. L'on se rappelle que c'est à M. de Humboldt que l'on doit la découverte de l'arbre si curieux le *palo di vacca*, arbre à lait ou à vache, qui fournit un très-bon lait, et qu'il a trouvé dans la province de Vénézuéla. M. Kermh l'a rangé dans la famille des *urticées*, et lui a donné le nom de *galactodendron retile*. Depuis lors M. Lochart, directeur du jardin de la Trinité, en a trouvé plusieurs individus dans la province de Caraque: l'un d'eux avait sept pieds de diamètre et plus de cent pieds de hauteur; le lait en était agréable et les habitants en faisaient usage. M. Don, qui en a examiné les fleurs, a pensé qu'il se rapproche du figuier et que c'est un brosimum.

L'année dernière M. Fanning, directeur du jardin de Caraque, en a apporté plusieurs pieds en Europe, qui se sont vendus 25 louis chaque. L'un des plus grands vient d'obtenir un des prix dans une des expositions en Belgique. Il paraît actuellement que cet arbre, découvert par M. de Humboldt, n'est pas le seul qui soit doué de cette faculté de donner un lait bon et nourrissant. M. James Smith, de Démerari, dans une lettre adressée à M. Jameson, à Edimbourg, raconte que dans une excursion qu'il fit sur les bords de la rivière Démerari, il trouva un arbre appelé par les naturels *hya hya*, qui fournissait un lait potable. Cet arbre fut abattu, et en tombant dans un ruisseau le lait en rendit l'eau blanchâtre: en enfonçant un couteau dans l'écorce, le lait en sortit en grande abondance; ce lait était très gras et plus épais que celui de vache, sans amertume, mais seulement un peu visqueux; mêlé avec du café il était impossible de le distinguer de l'autre.

La seconde note est relative à la plante connue depuis longtemps sous le nom de *nepeuthes*, et qui est une des plus singulières du règne végétal: c'est elle qui a des urnes placées à l'extrémité des feuilles, qui se remplissent d'eau et se ferment au moyen d'une opercule. On connaissait déjà en Europe quelques individus de cette plante curieuse, mais étant moniques, et les plantes mâles et femelles n'ayant pas été réunies dans les mêmes lieux, on n'avait pu avoir de bonnes graines. L'on vient de faire connaître qu'à Edimbourg, ayant été rapprochées d'un superbe individu à fleurs mâles ayant quinze pieds de hauteur, qui est dans le jardin botanique dirigé par le docteur Graham, ses graines sont venues à maturité; on les a semées, et elles ont déjà donné plusieurs petites plantes. Il est probable qu'actuellement on pourra facilement les multiplier, et que toutes nos serres seront bientôt enrichies de cette admirable production de la nature. Une observation digne de remarque, c'est que les jeunes plantes, à peine sorties de terre, avaient de petites urnes au bout des feuilles. Le docteur Graham a vérifié en outre que cette plante est à deux cotyledons, et non pas à un seul, comme l'avait annoncé Guertner; erreur qui avait déjà été relevée par M. Richard père et par M. Brongniard fils, ainsi qu'on peut le voir dans le mémoire que ce dernier a publié il y a trois ans.

Les urnes ou godets de cette plante contiennent de l'eau qui peut servir à désalterer les voyageurs; celles de l'espèce la plus anciennement connue ont une forme cylindrique. Depuis lors on en a découvert une seconde qui a les urnes en forme d'entonnoir. M. le docteur Wallich, directeur du jardin de Calcutta, auteur du magnifique ouvrage sur les plantes de l'Inde, vient d'en envoyer une nouvelle espèce dont les urnes sont sphériques, en plus grand nombre, et placées également au bout des feuilles et autour de la tige.

Qu'il me soit permis (continue M. Delessert) à propos de M. Wallich, de faire part à l'Académie que la compagnie des Indes anglaises, qui depuis un grand nombre d'années a fait des dépenses considérables pour établir des jardins botaniques à Calcutta et à Madras, vient de mettre à la disposition de M. Wallich ses belles et nombreuses collections, qui ont été rassemblées à grands frais par des botanistes qu'elle avait envoyés dans l'Inde à diverses reprises. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est qu'elle a chargé en même temps M. Wallich d'en envoyer les doubles aux botanistes de France et de l'étranger. Ces collections consistent en un herbier fait par le docteur Buchanan Hamilton; un autre par les docteurs Clein, Heyn et Rottler; un herbier de Coromandel, recueilli en 1788 par M. Russel; une collection de plantes, par Roxburgh; un immense herbier recueilli par M. Wight, directeur du jardin de Madras, comprenant les plantes de la côte de Malabar et de Coromandel; une collection de plantes, formée par M. Fynlayson, qui faisait partie de la mission envoyée en 1821 et 1822 dans la Cochinchine et le royaume de Siam; enfin les nombreux herbiers que M. Wallich a envoyés à la compagnie des Indes en 1823 et 1824. Il est difficile de se faire une idée de l'étendue et de la richesse de ces collections; mais l'on doit s'empresse de rendre un témoignage éloquent à la libéralité avec laquelle la compagnie des Indes anglaises a voulu faire jouir les savans étrangers de ses trésors.

Plusieurs envois contenant des doubles de ces collections sont déjà parvenus au Musée d'histoire naturelle et à quelques-uns de mes confrères, et la suite ne tardera pas à arriver. Cet acte de munificence et d'intérêt pour les progrès de la botanique est bien digne d'être apprécié par tous les amis des sciences, et j'ai pensé que l'Académie l'apprendrait avec plaisir.

M. Arago communique aussi, par suite de sa correspondance, une note de M. Dumas, qui signale une variété de sel gemme qui a la propriété de décréper en se dissolvant dans l'eau, et dégage une quantité de gaz égale à la moitié de son

volume. Ce gaz est le gaz hydrogène que M. Dumas croit être carbonisé.

M. Latreille lit un long mémoire sur le bombyx à soie et toutes ses variétés.

M. Flourens termine la séance par la lecture d'un mémoire sur la respiration des poissons; il démontre que l'eau, dans la respiration des poissons, sert à développer les branchies, à les écarter les unes des autres, et à permettre que l'air qui est dissous dans l'eau puisse être absorbé par les organes. Lorsque les poissons sont exposés au contact de l'air extérieur, les mouvemens de respiration continuent à avoir lieu par les opercules et les mâchoires, comme dans l'eau; mais l'écartement des branchies n'ayant plus lieu, il n'y a plus absorption de l'air, et l'animal meurt asphyxié. Ainsi, l'eau agit, dans la respiration des poissons, comme agent mécanique servant à écarter les branchies.

HISTOIRE.

LES DEUX DERNIERS STUARTS EN EXIL.

(Extrait de la conclusion de l'Histoire de Charles-Edouard par M. Pichot.)

Charles-Edouard perdit son père (1766), qui lui laissait le stérile héritage de ses droits. Il prit alors le titre de comte d'Albany, et continua à résider à Florence, ne faisant guère que de courtes excursions à Rome. A peu près dans le même temps, les cours de France et d'Espagne crurent qu'il était dans l'intérêt de leur politique de ne pas laisser éteindre le nom de Stuart, et négocièrent le mariage du petit-fils de Jacques II avec la princesse Louise-Maximilienne de Stolberg-Gedern, née à Mons en 1752. Cette union de Charles avec une femme plus jeune que lui de trente-deux ans pouvait être difficilement heureuse, et ne le fut pas long-temps; la disproportion d'âge eût été un motif suffisant pour expliquer la méintelligence qui éclata entre les deux époux; mais le caractère de Charles pouvait bien être aigri par son long exil: ne pas trouver quelques consolations à ses infortunes dans ses affections domestiques dut être pour lui une source de réflexions bien amères. Quelque fidèle à ses devoirs que fût sa compagne, il eut des motifs d'être jaloux, et un jaloux ressemble bientôt à un tyran. Leurs querelles donnèrent lieu à des scènes désagréables, qui se terminèrent par une séparation, et la princesse se retira auprès du cardinal d'York, son beau-frère. Elle fut suivie à Rome par Alfieri, en qui elle avait fait naître un amour si tendre, si respectueux, un amour qui eût été si pur s'il eût été légitime. Alfieri, dans la dédicace de la tragédie de *Mirra*, attribue tout son génie à son inspiration, et, dans ses mémoires, il reconnaît qu'il lui dut mieux encore, « puisqu'elle lui apprit à respecter et à aimer la vertu. » Il l'accompagna en Suisse et à Paris, où il l'épousa à la mort de son premier époux.

Charles-Edouard vit du moins grandir auprès de lui une fille dévouée, qui charmait ses ennuis par ses caresses et ses grâces naturelles: car rien dans la belle Italie ne put jamais le distraire complètement des souvenirs de la pauvre Écosse. Les voyageurs écossais qui se présentaient chez lui y retrouvaient ce prince bien-aimé dont leurs compatriotes vantaient encore dans leurs montagnes la bonté autant que la valeur: il aimait à les interroger sur ce pays qu'il ne devait plus revoir. Un jour, au milieu d'une soirée qu'il donnait dans sa villa, un exilé risqua de faire entendre, après les accords mélodieux de la musique d'Italie, un air simple et naïf des montagnes calédoniennes. C'était l'air pathétique que le frère de Lochiel chantait dans sa prison, l'air de *Lochaber no more* (nous ne reverrons plus le Lochaber.) Le prince, qui avait admiré la savante exécution des musiciens italiens, éprouva un autre genre d'émotion en écoutant cet air plaintif de la vieille Écosse. Il baissa la tête dans ses mains, et versa un torrent de larmes.

En 1783, M. Greathead, ami de Fox, voyageant en Italie, obtint une audience de Charles-Edouard. Sa curiosité l'amenait à lui demander le récit de son expédition de 1745. Le prince semblait d'abord ne répondre qu'avec peine à ses questions; mais tout à coup, emporté par son récit même, et y retrouvant toute la chaleur de sa jeunesse, il entra dans une narration circonstanciée des principaux événements. Ses yeux étincelaient, sa voix devenait de plus en plus énergique, et quand il en fut à sa défaite, aux périls de sa fuite, au dévouement des montagnards, son émotion fut telle qu'il tomba en convulsions sur le plancher, M. Greathead, alarmé, appela du secours. La jeune princesse d'Albany accourut, et, voyant l'état de son père: « Ah! Monsieur, dit-elle, vous avez parlé de l'Écosse! »

Tel était le prince qu'on aurait voulu faire passer pour insensible et égoïste. Il est un reproche sur lequel on a beaucoup appuyé encore. Charles-Edouard s'abandonna, dit-on, en Italie, à la passion du vin. La vue d'un héros qui abdiquait sa dignité d'homme dans une brutale ivresse, inspire de bien tristes pensées sur l'humanité tout entière; mais on a sans doute exagéré cette accusation comme tant d'autres, et, en jetant le manteau des fils de Noé sur Charles-Edouard, il est juste de rappeler qu'à l'époque où il vivait, l'ivresse était un vice de grand seigneur. Il avait vu en France les courtisans de Louis XV; et, en Angleterre, c'est depuis très-peu d'années que les princes et les nobles imitent plus rarement dans leurs hôtels, comme dans leurs clubs, les orgies de Henri V et de Falstaff.

Malheureusement, ce ne sont pas seulement les whigs qui ont attaqué la renommée du prétendant. Pour s'excuser sans doute, à l'exemple du docteur King, d'avoir renoncé à leurs sermons, des écrivains jacobites ont répété les assertions de leurs ennemis politiques sur l'incapacité de Charles-Edouard, sur son égoïsme, son ingratitude, sa lâcheté même; tant il est facile de calomnier l'infortune. Quelques voyageurs anglais, flatteurs de la famille régnante, se sont complus à le peindre avec les infirmités de la vieillesse à Rome et à Florence. L'âge n'épargne pas les héros, surtout ceux qui, comme le petit-fils de Jacques II, ont combattu et souffert long-temps; mais les lauriers de Preston-Pans et de Falkirk auraient peut-être dû entourer de plus de respect les cheveux blancs du prince

exilé. Le poète populaire de l'Ecosse, qu'on ne peut soupçonner d'avoir été l'ennemi des libertés de son pays, Robert Burns, pensa différemment. Dans ses ballades nationales il a plus d'une fois célébré la vaillance, les vertus et les malheurs du dernier des Stuarts. L'historien, sans doute, ne doit pas, comme le poète, écouter exclusivement sa sympathie pour le malheur. La cause de la dynastie déchue avait cessé d'être celle du peuple sous Jacques II; il fallait oser alors l'accuser au nom des libertés publiques; mais quand le trône a été donné au plus digne, une telle origine n'impose-t-elle pas des obligations d'autant plus sévères aux successeurs du prince préféré? S'ils les dédaignent, comme avait fait la dynastie de Brunswick, sous Robert Walpole, avant et après 1745, et lorsqu'un compétiteur tel que Charles-Edouard, rentrant dans la lice, ramasse le gant, de quel côté placerons-nous la légitimité? La politique des souverains déserta ce prince et cette cause qui était la leur. Charles-Edouard, longtemps proscrit et presque oublié, mourut à Florence en 1788 (31 janvier); un an après, toutes les légitimités de l'Europe furent mises en question par la révolution française, et le palais désert d'Holyrood s'ouvrit pour protéger l'exil des Bourbons errans de royaume en royaume comme naguère les malheureux Stuarts.

Telle était la tolérance de Charles-Edouard, comme prince catholique, que le bruit courut qu'il avait fait ce que Henri IV appelait le *saut périlleux*, c'est-à-dire qu'il avait changé de religion pour embrasser le culte anglican; mais heureusement il ne crut pas avoir besoin de trahir sa foi pour prouver sa sincérité envers les sujets de son père, et il mourut dans le sein de l'église. Ses funérailles, selon le rit romain, eurent lieu dans la cathédrale de Frascati, l'ancien Tusculum, dont le cardinal d'York était évêque. Le cardinal officia dans cette triste cérémonie; ce fut un imposant spectacle, où l'on vit le frère lui-même du défunt, ministre du Dieu qui élève ou brise les trônes, entouré des écussons en deuil de sa famille, sur le cercueil d'un roi sans royaume, proclamer avec les paroles de l'écriture, le néant des choses humaines, et demander au ciel la seule paix durable pour ce frère dont la vie fut si pleine d'agitations.

Un simple mausolée fut élevé à Charles-Edouard, avec la simple énonciation de son nom et de son titre. Son cœur est à part dans une urne, sur laquelle on lit cette inscription en vers italiens:

Di Carlo il cinere freddo
Questa brev'urna serra;
Figlio de Terzo Giacomo,
Signor d'Inghilterra.
Fuor de regno patrio
A lui che tomba diede?
— Infidelità di popolo,
Integrità di fede.

Cette petite urne contient
La cendre glacée de Charles,
Fils de Jacques Trois,
Roi d'Angleterre.
Loin du royaume paternel
Qui lui a donné cette tombe?
— L'infidélité de son peuple,
L'intégrité de sa foi.

Le cardinal d'York avait renoncé, en entrant dans les ordres, à monter sur le trône d'Angleterre, et même à prendre le titre de roi; mais une médaille qu'il fit frapper à la mort de son frère exprima cette renonciation, avec la réserve qu'un prince de l'église devait faire naturellement pour le droit divin. Autour de son image cette médaille porte ces mots: HENRICUS NONUS ANGLÆ REX (Henri IX, roi d'Angleterre); et sur le revers on voit une ville avec cette exergue: GRATIA DEI SED NON VOLUNTATE HOMINUM (c'est-à-dire roi par la grâce de Dieu, mais non par la volonté des hommes.) Ses dignités ecclésiastiques formaient une longue énumération. Il était cardinal, évêque d'Ostie et de Velletre, évêque de Frascati, abbé d'Anchin et de Saint-Amand en France, vice-chancelier de l'église romaine, archiprêtre de la basilique du Vatican, etc., etc. On vantait ses mœurs douces; on le vit toujours protéger avec zèle tous les voyageurs anglais en Italie, et exercer envers tous une bienveillante hospitalité. Comme son père et son aïeul, il semblait toujours prêt à remercier Dieu de lui avoir fait perdre trois royaumes si c'était pour le rendre meilleur; mais sa piété était éclairée, sans superstition. S'il avait pu conserver au fond du cœur quelque amertume contre les rois qui avaient abandonné sa famille, il vécut assez long-temps pour voir les enfans de ces souverains aussi malheureux que furent ses ancêtres. Lui-même il ne fut pas à l'abri de ces nouvelles tempêtes politiques qui bouleversèrent l'Europe. Il perdit, en 1793, une pension que lui faisait l'Espagne, et les revenus de ses abbayes de France.

Une démocratie bien autrement terrible au catholicisme que celle des Têtes-rondes, vint à Rome même couverte du sang d'un autre Charles Ier, arracher des mains du successeur de saint Pierre les vaines foudres du Vatican. Le cardinal d'York pour secourir Pie VI dans sa détresse, vendit les bijoux de sa famille, et entre autres un rubis estimé 50,000 louis; bientôt expulsé comme tous les autres cardinaux, il se réfugia à Venise en 1798, infirme et pauvre, subissant une double humiliation comme fils de roi et comme prince de l'église. Il vit enfin un autre Cromwell s'élever plus haut que le premier, et rendre la paix à Rome chrétienne, forcée de consacrer sa grandeur.

De retour à Rome en 1801, le cardinal d'York consentit à recevoir une pension du roi George, comme porteur des titres de Marie d'Est, femme de Jacques II, à qui le parlement anglais avait reconnu une dot de 58,000 livres sterling, garanties par le traité de Ryswick. En reconnaissance du paiement de cette dette, que l'usurpation eût pu lui contester, il légua ses papiers au gouvernement anglais. Sa mort eut lieu en 1807. Il était doyen du sacré collège, et âgé de quatre-vingt-deux ans. Comme Charles-Edouard n'avait point eu d'enfans légitimes, avec Henri-Benoît Stuart, finit, sous le chapeau d'un cardinal, le dernier petit-fils de ce Jacques II, qui avait sacrifié au papisme la triple couronne de la Grande-Bretagne.

LITTÉRATURE.

LETTRE SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA
LITTÉRATURE POLONAISE,

ADRESSÉE A M. DE BONSTETTEN, PAR UN JEUNE POLONAIS.

MONSIEUR,

Au milieu d'une des aimables réunions de Genève, je vous ai entendu exprimer le désir de connaître l'état présent de la littérature d'un pays dont le dernier héros est venu mourir au sein de l'Helvétie. Dès lors j'ai considéré comme un devoir de remplir vos souhaits. Malgré mon incapacité et le manque de livres nécessaires pour cette tâche, je l'entreprends, n'ayant en vue que de vous prouver par là le respect et l'admiration que j'ai conçus pour votre personne et vos talents.

Il fut un tems où la Pologne comptait autant de plumes destinées à répandre sa gloire à l'extérieur et les lumières au dedans que d'épées levées pour défendre son sol, qui fut toujours disputé jusqu'au dernier soupir par ses enfants. Alors les sciences et les arts florissaient dans notre patrie, et les grands encourageaient des efforts propres à favoriser la civilisation de leur pays.

Aux XV^e et au XVI^e siècles, la Pologne, j'ose le dire, était la nation la plus éclairée de l'Europe, en exceptant toutefois l'Italie, dont les savans s'empresaient d'accourir à la cour de nos princes pour y chercher protection et largesse. Un de nos plus grands rois, Sigismond I^{er}, épousa Bonne de Milan; ce fut le signal qui appela en Pologne le bon goût et l'élégance italienne (1540), et son règne fut l'âge d'or de notre littérature. La langue polonaise est sans contredit la mieux formée et la plus parfaite des langues slaves. Elle est susceptible à la fois d'une grande énergie et d'une grande délicatesse; mais son caractère dominant consiste dans la gravité et la majesté des expressions. Le latin, qui tenait anciennement la place du français en Pologne, le latin, dis-je, et le grec furent les premiers types qui servirent à la former. Cela provint et du goût de nos gens de lettres et de la forme de notre gouvernement, qu'on aimait à assimiler aux républiques de l'ancienne Hellène et à la ville éternelle.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler, Monsieur, que le célèbre Copernic, qui fit tourner la terre et arrêta le soleil, était Polonais, et que le premier traité d'optique qui parut en Europe fut écrit par un académicien de Cracovie, nommé Vitellion.

Dans un tems où presque toutes les langues étaient encore dans leur enfance, nous eûmes un poète nommé Kochanowski (1550), qui jusqu'à présent excite notre admiration soit par son génie, soit par la pureté de sa diction, tandis que Shakspeare ne devait paraître en Angleterre que long-tems après, et qu'en France on ne faisait des vers que dans une langue peu flatteuse pour les oreilles d'aujourd'hui. Force est à nous pourtant de déplorer que nos savans n'aient pas suivi toujours la route tracée par le Nestor des poètes polonais. On préféra le latin, et beaucoup de nos génies aimèrent mieux la langue de Virgile que la leur propre, quoiqu'elle ne cédât en rien à celle dont s'était servi César pour dicter des lois à l'univers.

Ne faisant qu'effleurer légèrement cette époque, je me contenterai de vous rappeler, Monsieur, qu'un de nos poètes, l'immortel Sarbiewski, égala presque Horace dans ses odes latines, au jugement de ses contemporains, jugement que la postérité s'est empressée de confirmer. Plus tard de terribles guerres, des invasions jointes à une anarchie presque continuelle, appelèrent tout ce qui portait le nom polonais à défendre la patrie, et les accords de la lyre du poète se perdirent au milieu du cliquetis des armes. Les Suédois, les Turcs et les Moscovites fondirent de toutes parts sur nos belles provinces, et une lutte terrible s'engagea entre un peuple amoureux de son indépendance et ses voisins toujours prêts à porter le fer et le feu dans son sein. Pendant deux siècles, les esprits se détournèrent des sciences et des arts pour ne penser qu'à la conservation de la liberté, et pendant deux siècles, il n'y eut pas un bras en Pologne qui n'appât, au sortir du berceau, à manier le sabre et à brandir la lance. Vous comprenez bien, Monsieur, qu'un tel état de choses n'était nullement favorable à la civilisation, et aux lettres; et pourtant de grands orateurs savaient encore prononcer de beaux discours, et tout couverts du sang de leurs ennemis, ils discutaient avec calme et éloquence les moyens de défendre une terre où reposaient les cendres de leurs ancêtres.

Il faut ajouter ici qu'une autre invasion fut fatale aux lumières et à l'essor du génie en Pologne: ce fut celle des jésuites, qui, pendant bien long-tems, dirigèrent la conscience de nos monarques et les études de leurs sujets. Le pédantisme scolastique introduit par eux parvint à flétrir toutes les fleurs qui auraient pu croître sur le sol polonais. Avides de puissance et de grandeurs, ils s'emparèrent de l'éducation dans toute la Pologne. Leur latin plein de mots barbares et d'expressions figurées devint la langue des habitans en général. On y mêlait, il est vrai, assez de polonais, mais ce mélange ne faisait que gâter l'une et l'autre langue, ce qui occasionna, pour ainsi dire, l'effacement de notre littérature et la corruption de notre langage; on substitua au style des anciens poètes une diction ampoulée et remplie de métaphores; l'emphase prit la place du sublime qu'on voulut contraindre à venir se mettre sous la plume, à force de citations et de remarques bien érudites, il est vrai, mais nullement poétiques.

Quelquefois de brillans éclairs répandaient des torrens de clarté sur un ciel ridé de lugubres nuages; de même il arrive parfois que de grands génies parviennent à s'élever au-dessus des ténèbres de leur siècle. Je vous ai déjà fait observer que le genre oratoire était extrêmement en vogue en Pologne, et nous eûmes un jésuite nommé Skarga (1615), qui du haut de sa chaire tonna contre les passions et les dérèglemens du monde, avec une sublimité qui n'eût pas été indigne de Bossuet. Nous eûmes des guerriers qui prononcèrent des harangues improvisées et dignes cependant de passer à la postérité, et nos diètes furent souvent le théâtre où se déployèrent de grands talens. La civilisation et les lumières ne furent jamais complètement éteintes en Pologne, comme cela arriva en Russie pendant que les princes de Moscou allaient chaque

année s'agenouiller et déposer leur couronne aux pieds des khans de Tartarie. Une preuve bien frappante de ce que j'avance, c'est que nous n'eûmes pas une seule guerre de religion, tandis que l'Europe entière subissait ces longues épreuves de ravages et de destruction, provenant souvent d'un mot mal entendu ou d'une doctrine mal expliquée; tandis qu'en France, en Allemagne et en Angleterre, des chrétiens de communions diverses répandaient le sang à grands flots pour établir la vérité de leurs principes.

Le 17^e et le 18^e siècles se passèrent en Pologne au milieu de guerres perpétuelles. La gloire d'avoir sauvé Vienne et la chrétienté ne fut que le reflet d'un moment, qu'un éclair qui ne brilla que pour s'éteindre, et les ténèbres de l'ignorance et du pédantisme s'appesantissant sur notre pays, semblaient le destiner à être rayé de l'ordre moral des nations.

Mais il était dans le destin de la Pologne de recouvrer son existence morale et littéraire au moment où elle perdait son indépendance politique, et nous descendîmes dans la tombe accompagnés des inspirations de l'historien et des chants patriotiques du poète. Notre dernier roi, Stanislas-Auguste Poniatowski, était un savant et un homme d'esprit; heureux si jamais son pied n'eût touché les marches du trône, et excellent prince s'il n'eût point régné. Sentant la couronne chanter sur son front et le sceptre prêt à s'échapper de ses mains, il voulut acquérir au moins un titre à la reconnaissance des générations futures, et tout en signant le partage de sa patrie, il fit tous ses efforts pour y protéger les lettres et y introduire le goût des sciences; ce fut la seule chose dans laquelle il réussit pendant le cours de son règne déplorable. (1764-1795.)

Les principes de la révolution se répandant en Europe, trouvèrent un facile accès en Pologne, d'autant plus que notre nation eut toujours une espèce de sympathie pour la France. Il est vrai aussi que ce fut le seul pays qui prit quelque intérêt à la ruine de notre patrie. Le démembrement de la Pologne excita l'indignation de Paris. On envoya même des officiers français pour défendre la cause sacrée de la liberté. Ils ne purent que prolonger son agonie de quelques instans, mais au moins leur dévouement excita une reconnaissance éternelle dans le cœur des Polonais.

Je crois donc qu'il faut attribuer à ces causes l'empire que les auteurs français exercèrent long-tems et exercent encore en partie sur notre littérature. Stanislas-Auguste attira à sa cour tout ce qu'il y avait d'instruit et de spirituel en Pologne. Il fonda de nombreux collèges et une école militaire, et son règne vit à la fois la restauration des lettres et l'aneantissement de la patrie. Il se forma à Varsovie une société littéraire composée d'hommes illustres et distingués, qui se firent un devoir d'épurer notre langue et de la transmettre intacte à la postérité, comme le dernier legs d'un pays qui avait été rayé de la liste des peuples. A présent, vous me permettez, Monsieur, d'entrer dans quelques détails pour vous faire connaître les grands génies qui vécurent sous Stanislas-Auguste.

Je dois placer en premier lieu Krasicki, évêque de Varsovie, qui écrivit des fables, des satires et des poèmes. Le genre comique était celui dans lequel il réussissait par excellence. Sa poésie est tout ce qu'on peut lire de plus facile et de plus gracieux. A une époque où chaque cœur polonais était entièrement dévoué à sa patrie, où chaque oreille était attentive aux derniers soupirs que poussait la mère commune à son lit de mort et de gloire tout ensemble, il n'est pas étonnant de trouver, même dans les fables de Krasicki, des vers pleins de patriotisme et dignes d'un genre plus élevé. Vous me permettez, Monsieur, de vous citer une strophe de cet auteur, qui se trouve dans un de ses poèmes les plus comiques, et qui pourtant renferme de sublimes sentimens. Ma faible traduction ne pourra pas sans doute vous rendre les beautés de l'original; mais j'essaierai au moins de vous faire faire connaissance avec l'un de nos plus aimables et de nos plus spirituels écrivains.

« Saint amour d'une patrie adorée, tu n'es connu que des cœurs nobles. — Tu rends douce la coupe remplie de poisons. — Tu éloignes la honte des fers et de l'échafaud. — Tu embellis les blessures par de nobles cicatrices. — Toi seul tu donnes à l'âme les vrais plaisirs, et quand on peut secourir son pays ou aider sa patrie, on ne regrette plus de vivre dans la misère et de mourir dans les tourmens. »

Les fables du même poète sont remplies d'esprit et d'heureuses saillies. Dans quelques-unes, il imite La Fontaine; dans beaucoup d'autres il est parfaitement original. Il écrivit aussi en prose des contes frappans par la vérité des mœurs qu'il retrace et qui feront toujours nos délices.

Je vous parlerai maintenant d'un autre de nos poètes nommé Trebecki, qui fut l'ami intime de Boufflers, et vécut avec Rousseau et Voltaire. Toute sa vie n'est qu'une suite d'aventures romanesques, dans lesquelles les soupirs et les duels jouent le rôle principal. Doué de grandes facultés, il créa presque un nouveau langage poétique. On trouve dans sa diction l'énergie propre au polonais, et ses vers sont aussi harmonieux que ceux des chœurs de Rome et de la Grèce. Il sait à son gré manier tous les ressorts de la langue; les expressions et les mots prennent à sa voix une nouvelle vie et une force jusque là inconnue. Il écrivit beaucoup d'odes, de dithyrambes et de pièces fugitives adaptées aux circonstances. Son chef-d'œuvre est un poème intitulé *Sofiowka*, qui a pour but de décrire un jardin de la comtesse Sophie Potoka. Il fut traduit en français, mais cette traduction approche autant de l'original, que les lueurs mourantes du soir ressemblent aux rayons que le soleil dans toute sa gloire darde en plein midi.

Karpinski est loin d'avoir l'énergie qui caractérise l'auteur dont je viens de vous entretenir, mais d'autre part, il a je ne sais quoi de doux et de touchant qui s'insinue dans le cœur. En lisant ses vers, on croit être sur les bords d'un ruisseau limpide dont le murmure invite à la rêverie, et il est impossible de ne pas sentir des larmes mouiller sa paupière quand on tient en main ses ouvrages.

Dmuchowski nous a donné une traduction de l'Iliade qui approche tellement du grand Homère, que souvent, en comparant l'original et la copie, on serait tenté de douter lequel des deux a traduit l'autre. Le même auteur a traduit aussi l'Enéide et le Paradis perdu. Il a écrit en prose des ou-

ges relatifs à la situation malheureuse de sa patrie, dans lesquels l'enthousiasme du patriote ne fait qu'ajouter à la force des raisonnemens et à la beauté du style.

Pendant que tout semblait prédire que la Pologne approchait de sa fin, il se trouva un homme qui, doué d'une patience inépuisable et d'un grand talent, entreprit l'histoire de son pays. Encouragé par Stanislas-Auguste, il consacra ses veilles à faire revivre la mémoire d'un peuple prêt à s'éteindre. Malheureusement pour nous, l'abbé Naruszewicz n'eut que le tems de retracer les premiers siècles de notre histoire. Le surnom qu'on lui donna de *Tacite polonais* vous prouve assez, Monsieur, jusqu'à quel point il réussit. Nous avons du même auteur une traduction complète d'Horace et de quelques odes de Pindare. Le reste de l'histoire de Pologne a été confié aux soins de la Société littéraire de Varsovie, dont chaque membre a pris l'engagement de décrire un règne particulier. Nous avons l'espoir de voir s'achever bientôt cette immense entreprise, dont plus de la moitié est déjà accomplie.

Kniazin est encore un des poètes du siècle de Stanislas-Auguste. Ses vers n'ont ni l'énergie de Trebecki, ni la grâce de Karpinski, mais on y retrouve la facilité et l'esprit de Krasicki. Ne voulant pas vous ennuyer, Monsieur, par la longue énumération des talens qui brillèrent au moment de la restauration des lettres chez nous, je vais passer à l'état actuel de la littérature en Pologne. Je ne vous citerai plus que Szymanski qui, en traduisant le Temple de Gnide, prouva que notre langue est susceptible de toute la grâce et de toute la délicatesse possible.

Vous savez, Monsieur, nos malheurs. Vous savez la résistance que nous fîmes en luttant contre les hommes et la destinée. La constitution du 3 mai, la révolution de Kosciuszko et l'entier anéantissement de la Pologne se suivirent de très-près. Pendant vingt ans nos guerriers suivirent les aigles françaises, et répandirent leur sang sur les champs de victoire, en espérant une patrie de celui qui distribuait les couronnes et faisait trembler l'univers. Depuis les Pyramides jusqu'à Moscou, ils tombèrent à ses côtés, et moururent pour la gloire et l'espérance. Il est naturel que pendant ce tems on ait peu pensé à la littérature, car les sciences et les arts sont les fruits de la paix et du bonheur. Une foule de chants guerriers attestent les efforts de cette époque, mais aucun ouvrage ne sortit de la plume de nos écrivains. Tous les yeux étaient tournés vers le grand homme, toutes les pensées vers la patrie et l'angoisse d'une pénible attente ne permettait point de s'occuper de paisibles travaux. Enfin la magnanimité de l'empereur Alexandre rendit à la Pologne son existence politique, et alors on vit dans notre royaume un nouvel état de choses. Tous les esprits se tournèrent vers les sciences et la poésie. On institua un grand nombre d'écoles et de collèges, et les trois universités de Varsovie, de Cracovie et de Vilna formèrent une foule de jeunes gens qui occupent une place distinguée dans toutes les branches de notre littérature et de notre gouvernement. (A continuer.)

VOYAGES.

SCÈNE D'ANTHROPOPHAGIE.

LE GRAND-PRÊTRE DES ILES FIDJI.

Dans son voyage à la recherche des débris du naufrage de La Pérouse, le capitaine anglais Dillon fut exposé à la plus horrible catastrophe, par la déloyauté des naturels des îles Fidji. Après avoir aidé un des chefs de ce pays à repousser les attaques d'une peuplade ennemie, à condition qu'il lui serait fourni une cargaison de bois de Sandal, le chef, vainqueur par le secours de M. Dillon, ne voulut point tenir sa promesse; celui-ci, pour punir une telle violation de sermens, se présenta à la tête d'une partie de l'équipage, mais accablé par le nombre, quand il fallut songer à la retraite, on vit avec effroi que le chemin qui conduisait au navire était couvert d'une multitude d'insulaires armés de flèches et de casse-têtes: la circonstance était grave. Retirés sur un rocher, les malheureux navigateurs qui faisaient partie de cette expédition, n'avaient aucun quartier à espérer de leurs adversaires; les marins, qui étaient restés à bord du navire, ne pouvaient leur porter de secours sans s'exposer à une mort affreuse. Voici comment un des acteurs de cette scène, le capitaine Dillon lui-même, rapporte cet événement: « Le reste des infortunés qui avaient cherché un refuge sur ce roc isolé, voyaient avec horreur les cannibales insulaires préparer leurs fours pour y jeter ceux de nos camarades qu'ils avaient tués. Pendant cet exécrable travail, le capitaine Dillon leur rappela que huit des leurs étaient prisonniers à bord du navire, et que s'ils s'obstinaient à fermer le passage, ils seraient certainement mis à mort. Le frère du grand-prêtre était au nombre des prisonniers: cette représentation le fit consentir à envoyer à bord, solliciter leur liberté. »

Cet homme suivit l'instruction qu'on lui donna, et je ne le perdais pas de vue, du moment où il nous quitta, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur le pont; une suspension d'armes eut lieu. Dans l'intervalle, plusieurs chefs de sauvages gravirent la montagne, et vinrent à quelques pas de nous renouveler des protestations d'amitié, et nous donner l'assurance qu'ils ne nous feraient aucun mal si nous consentions à descendre parmi eux. Je ne voulus ajouter aucune foi à leurs paroles, et je défendis à mes gens de quitter leur poste; mais un matelot, nommé Charles Savage, qui avait résidé plus de cinq ans dans une de ces îles, dont il connaissait parfaitement le dialecte, me supplia de lui accorder la permission de descendre au milieu des naturels; il se faisait garant des promesses que les chefs venaient de nous réitérer, se flattant de rétablir la paix et de nous donner ainsi le moyen de retourner en toute sécurité à bord de notre navire. Vaincu par ses importunités, je finis par lui accorder mon consentement, toutefois avec une répugnance que je ne lui cachai point, en y mettant la condition qu'il nous laisserait ses munitions et son fusil; il se rendit à environ trois cents pas de la montagne, près d'un monticule où était assis Bonasar, le chef, entouré de plusieurs autres naturels. A son arrivée ils se livrèrent à de vifs transports de joie; ils lui témoignèrent le plaisir que leur causait sa venue, plaisir d'autant plus grand, que leur secrète détermination était de

le tuer et de le manger ; cependant ils conversèrent quelques instans avec lui, ils m'appelèrent ensuite dans leur langage, en s'écriant à plusieurs reprises : Pierre ! Pierre ! descends, nous voulons te faire compliment : tu vois que nous ne faisons pas de mal à Charles. Je répondis que je ne voulais pas descendre tant que les prisonniers ne seraient pas à terre : pendant cette discussion, un matelot chinois, nommé Louis, descendit furtivement, sans que je le visse, de l'autre côté du rocher avec ses armes et l'intention de se placer sous la protection d'un des chefs avec lesquels il était intimement lié et auquel il avait rendu d'importants services dans la dernière guerre. Les sauvages, voyant qu'ils ne pouvaient rien gagner sur moi, poussèrent tous ensemble un cri épouvantable ; au même instant, Charles fut saisi par six hommes qui le soulevèrent de terre et lui plongèrent la tête dans une source d'eau vive, en lui tenant les pieds en l'air jusqu'à ce qu'il fût suffoqué ; pendant cette opération, un sauvage, d'une force extraordinaire, frappa le Chinois par derrière d'un coup de massue et lui brisa la tête en mille pièces. A peine ces malheureux, victimes d'une confiance aveugle, eurent-ils rendu le dernier soupir, qu'ils furent coupés par morceaux et mis dans les fûts chauffés d'avance ; nous ne restions que trois pour la défense du rocher sur lequel nous nous étions réfugiés ; aussi nous vîmes-nous bientôt assaillis de toutes parts par ces cannibales : nos fusils les tenaient encore en respect, car ils ont grande peur de cette arme ; ils n'osaient monter malgré les encouragemens des chefs qui stimulaient le courage de leurs hommes, en leur promettant de grands honneurs s'ils parvenaient à nous faire descendre du rocher. *Quoi ! leur disaient-ils, vous avez peur de trois blancs ; n'en avez-vous pas tué aujourd'hui un plus grand nombre : ce reproche les enhardit, ils vinrent tout près de nous : deux fusils sur quatre que nous possédions restaient toujours chargés. Wilson n'étant pas adroit tireur, se bornait à mettre les armes en état, tandis que Martin Bushart et moi nous ajustions les sauvages. Bushart avait été soldat, il était sûr de son coup ; sur vingt-huit qu'il tira, il tua vingt-sept assés-géans ; j'en mis aussi quelques-uns hors de combat. Voyant qu'ils ne pouvaient nous vaincre sans de grands sacrifices, ils s'enfuirent, en promettant de se venger : il ne nous restait que seize cartouches, c'est-à-dire que toute résistance de notre part devenait inutile si les sauvages revenaient à la charge. Une résolution fut prise à l'unanimité, ce fut de placer le canon de nos fusils sur nos cœurs pour éviter de tomber vivans dans les mains de ces monstres. En ce moment, le canot partit du navire, et bientôt il toucha au rivage ; nous comptâmes les huit prisonniers qui en débarquèrent ; je ne pouvais comprendre le motif qui avait porté le capitaine de notre navire à rendre ces otages, attendu que le seul moyen de nous conserver quelques chances de salut, était de n'en laisser partir qu'un ou deux qui seraient venus intercéder auprès de leurs amis pour les engager à ne point s'opposer à notre retour au bâtiment. Cette précaution n'ayant pas été prise, tout espoir nous fut enlevé et nous nous préparâmes à la mort. Les prisonniers sans armes furent amenés au pied du rocher sur lequel nous allions périr ; ils étaient précédés du grand-prêtre, qui nous apprit que le capitaine Robson avait relâché les huit hommes et envoyé une caisse de coutellerie et de quincaillerie à terre pour les chefs, avec ordre de remettre nos fusils ; qu'à cette condition seulement, ils nous conduiraient à bord du canot : je répondis que tant que je vivrais, je ne me séparerais pas de mon fusil qui m'appartenait ; j'étais certain que, désarmé, je subirais le sort de Charles et de Louis. Le grand-prêtre se tourna ensuite vers Martin Bushart, et le harangua pour l'engager à adhérer à ses propositions : il me vint subitement à la pensée de faire le grand-prêtre prisonnier et de le tuer ou de conquérir ma liberté : j'attachai le fusil de Charles Savage à la ceinture de ma gibérne, et présentant l'extrémité de mon arme à la tête du grand-prêtre, je lui dis que je lui ferais sauter la cervelle si j'apercevais qu'il fit un mouvement pour s'échapper, ou si ses compatriotes se permettaient d'attenter à notre vie. Je lui ordonnai de marcher devant moi vers le canot, en le menaçant de la mort s'il refusait. Le grand-prêtre obéit, il s'ouvrit un passage au travers de la foule à laquelle il commanda de s'asseoir, en leur disant que s'ils faisaient du mal à Pierre ou à ses camarades, ils attireraient sur eux la colère des dieux, qui élèveraient les eaux de la mer au-dessus de leur tête et en noieraient tous les habitans ; cette injonction fut reçue avec les marques d'un profond respect, tous les assistants se couchèrent sur l'herbe ; le grand-prêtre, suivant notre volonté, se dirigea vers le canot ; en arrivant près des embarcations, *Nambely*, c'est le nom du prêtre, s'arrêta tout-à-coup, je lui ordonnai d'avancer ; mais il refusa d'une manière positive, en disant qu'il n'irait pas plus loin et que je pouvais le tuer si je voulais ; je lui demandai pourquoi il refusait d'aller jusqu'au bord de l'eau, il répondit : Vous avez envie de me faire prisonnier et de me mettre à la torture. N'ayant pas de tems à perdre en vaines menaces, je lui ordonnai de rester debout en tournant vers moi sa figure sur laquelle je dirigeai le canon de mon fusil, continuant à l'avertir que s'il changeait de position avant que je fusse dans le canot, je le tuerais infailliblement. Nous marchâmes à reculons jusqu'au bord de l'eau, et nous fûmes assez heureux pour gagner notre canot. A peine y étions-nous entrés, qu'une nuée de flèches et de pierres tomba sur nous ! Nous nous éloignâmes à force d'avirons, et, au soleil couchant, nos jours étaient en sûreté à bord du navire ; nous remercîâmes tous la divine Providence de nous avoir préservés d'un péril aussi imminent.*

MÉLANGES.

BANDITS MEXICAINS.

RÉCIT DE M. DICKSON.

Il y a environ un an que quelques voyageurs, se rendant de Mexico à la côte, furent attaqués, et, excepté un seul, massacrés par des bandits. Les journaux anglais firent alors mention de cet événement. Voici la narration que M. Dickson, qui, couvert de blessures, a miraculeusement échappé à cette boucherie, vient de donner de ses cruelles sensations pendant une éternelle journée d'angoisses qu'il passa en quelque sorte entre la vie et la mort :

« Nous poursuivions notre route vers la côte, et la voiture roulait dans un chemin creux, espèce de ravin ombragé de grands arbres. Mes compagnons s'étaient endormis l'un après l'autre. Moi, j'ouvrais et fermais alternativement les yeux ; j'ai même quelques confus souvenirs de rêves ; enfin, les paupières closes, je jouissais du repos et d'un parfait oubli. Tout-à-coup, réveillé en sursaut par une décharge d'armes à feu en avant de la voiture, je saisis instinctivement les pistolets d'arçon placés à côté de moi, et m'élançai de mon siège.

« Un, deux, trois, une demi-douzaine de cavaliers armés et masqués, en une seconde, nous eurent entourés.

« *Allo ! co-jos !* vociféraient-ils. (Rendez-vous, rendez-vous, chiens !)

« Eh ! dis-je, armant mon pistolet ; et le plus avancé de la bande chancela et tomba. Son cheval, bondissant, et la selle vide, passa comme un trait à côté de la voiture. « R** ! m'écriai-je, en voilà un de parti ; à l'autre ! » et, avant que les mots eussent passé mes lèvres, un second brigand avait rejoint son camarade.

Je les vis un moment se baisser sur leurs selles, et l'instant d'après une seconde décharge renversa encore deux assaillants du côté de R**. La fumée remplissait la voiture : je dégageai un autre pistolet d'une des poches : car nous étions bien préparés. Pas un mot ne fut dit. C'était une affreuse anxiété. L'instant d'après, une troupe entière d'hommes à cheval armés et masqués fondit sur nous, remplissant l'air d'horribles hurlemens et d'effroyables imprécations.

« A présent, à présent, N** ! crie-je, et ma voix s'enrouait. Ils nous tiennent, mais qu'ils le paient cher ! »

« Pour l'amour du ciel, Santiago, ne tirez pas ! » me dit R**, ou nous sommes perdus ! A l'instant une décharge de carabine fit voler en éclats les panneaux de la voiture. On n'entendit qu'un bruit confus de cris et de trépignemens de chevaux, et des formes indistinctes flottaient devant nos yeux. Encore et encore des éclairs brillèrent devant, derrière, à droite, à gauche ; les imprécations, les cris, les gémissemens, les détonations se confondaient, et ça et là les figures des brigands se dessinaient à travers la fumée. Chaque fois que l'un d'eux tombait sous notre feu les malédictions redoublaient de violence. Enveloppé de fumée, un genou appuyé sur le coussin, ma carabine en main, je restais immobile, incapable de voir et à demi suffoqué. Il y eut un instant de silence, un court moment !... Pas un bruit, pas un son.... Le vent balaya la fumée qui remplissait la voiture, et leurs sabres et leurs lances pressés brillèrent au soleil.

Oh quel moment ! J'en sens l'impression encore. Le sang afflua à mon cœur, se retira, se glaça dans mes veines, ma carabine tomba. Indécis, je la relevai ; je regardai autour de moi ; mes yeux se fixèrent sur R**, et je tressaillis d'horreur : le sang coulait à flots d'une blessure ouverte dans sa tête.

« Bon Dieu ! m'écriai-je, l'arme s'échappant de mes mains, R** ! » Il ne me répondit pas. Il semblait mort, et le sang ruisselait sur sa pâle figure. Tombé à la renverse sur le siège, il avait presque l'air de sourire. Pauvre ami ! il était mort ! J'arrachai ma cravate, et la liai autour de son front. Je pensais avoir réussi à arrêter le sang. Hélas ! il se faisait jour à travers le bandage, et coulait avec une nouvelle abondance. Je me sentis défaillir : je me retournai avec angoisse, je chancelai, et tombai sur le dos ; le frisson m'avait atteint au cœur.

« *Picaro, Co-jo !* cria l'un des bandits, poussant son sabre à la portière contre moi, vos armes, *Co-jo !* »

Je relevai machinalement ma carabine pour la lui donner, car je me sentais incapable de défense. Pendant que, le bras levé, je la lui tendais, quelque chose me frappa dans le flanc ; j'entendis une décharge d'armes à feu, et je sentis un coup soudain dans la poitrine qui me fit bondir contre l'impériale ; en retombant je roulai sur le côté, et me tordis au moment sur le bord du coussin, dans un état d'inexprimable souffrance.

Je pensai que j'avais une balle dans le corps, et que les bandits, m'apercevant sur mon séant ferraient feu de nouveau ; j'eus la présence d'esprit de me laisser tomber parmi les corps de mes compagnons, et j'y restai quelques minutes presque étouffé par le manque de respiration, et la plus poignante, la plus horrible douleur.

L'ordre de se mettre en marche fut donné alors, et tous les brigands entourèrent la voiture en silence. Les rideaux des portières furent fermés, et les mules se mirent en mouvement. Elles ne firent que quelques pas ; la route devenait pierreuse, et la voiture ne pouvant avancer, s'arrêta. Les voleurs descendirent de cheval ; quelques-uns appuyant leurs épaules contre les roues, les soulevaient, et essayaient de pousser en avant ; les autres, furieux de ce délai, commencèrent à injurier les postillons.

J'entendis l'un d'eux, nommé Juan, répondre d'un ton bourru : « Jetez-le à bas ! » *« Abajo con el co-jo ! »* vociféra l'autre, et j'entendis un cliquetis d'épées, et un gémissement. Je ne vis rien ; car j'étais couché sanglant au fond de la voiture, et les rideaux étaient clos.

Ils parvinrent enfin à tirer la voiture de cet endroit pierreux, et elle roula rapidement vers la forêt, sans autre interruption.

J'avais été blessé dans la poitrine, et la douleur me semblait se concentrer sur un point ; tellement que, si je n'avais entendu le bruit de la décharge, j'aurais imaginé que j'avais seulement reçu un coup violent de quelque arme émoussée.

Je restai entièrement sans respiration pendant quelques minutes, faisant d'effroyables efforts pour retrouver le souffle : mais à mesure que la voiture avançait, mes poumons commencèrent à se dilater, et la douleur devint graduellement moins aiguë. Pour la première fois je considérai tout le danger de ma position, et j'essayai de regarder avec précaution autour de moi.

Mes yeux tombèrent d'abord sur le pauvre N**. Il était tout-à-fait mort, et les mouvemens l'avaient fait un peu dévier de sa première position. Je me retournai avec horreur vers Juan R** ; il soulevait sa poitrine pesamment ; le sang sortait de sept à huit endroits de son corps, ses yeux étaient fermés ; je continuai de le regarder fixement. Bientôt sa respiration devint presque insensible, ses yeux s'ouvrirent à demi, et son souffle s'arrêta. Le fond de la voiture était inondé de sang, mes mains et mes genoux y baignaient. J'en perdais beaucoup par mes blessures, et, pour l'arrêter, je pressai des-

sus une partie de mes vêtements. A cet instant, les femmes qui étaient avec nous, et qui ne paraissaient pas blessées, s'apercevant que je remuais, me supplièrent, pour l'amour de Dieu, de ne pas bouger. Je restai immobile, écoutant leurs oraisons, leurs *« Ave Maria ! »* *« audi nos peccador que soy yo senora Guadalupe de nuestros pecados, »* et la suite de leurs prières : seulement alors je pensai à la religion, et moi aussi j'essayai de prier. Des mots depuis long-temps oubliés sortirent confusément de mes lèvres ; mais mon cœur n'était pas avec eux : c'était en vain que je m'efforçais de prier ; je commençais et recommençais des mots vides de sentiment, et j'y renonçai de désespoir. — J'y revins de nouveau, j'essayai de répéter le *pater* : les premières paroles passèrent mes lèvres, et, soudain à un cahot de la voiture, une sensation douloureuse me parcourut tout le corps, je tombai dans un accès de désespoir et d'horreur. « Oh ! je ne peux pas, je ne veux pas, je n'ose pas mourir, gémissais-je en moi-même : impossible, impossible, je ne puis pas mourir ! » Et aussitôt je pensai à tous les moyens de salut que je pouvais découvrir.

Toutes les scènes de brigands que j'avais jamais lues me revinrent devant les yeux : mais rien qui ressemblât à ma situation, et j'abandonnai encore avec déchirement mes espérances d'évasion. Je me rappelai même que Gilblas s'était joint aux voleurs qu'il avait rencontrés, et que j'en pouvais faire autant.

« Mais consentiront-ils à épargner ma vie après que j'ai tué tant des leurs ? — Non ! Mais pourquoi sauraient-ils que je les ai tués ? » Et il me vint de suite à l'esprit que si je cachais les pistolets que j'avais déchargés, ils ne pourraient distinguer qui avait fait feu. Plein de cette idée, je levai lentement mon bras, et, saisissant les pistolets qui étaient sur le coussin, je les poussai un à un dessous les corps morts. Je pensai de nouveau à m'enrôler dans leur bande ; je pouvais me retirer avec eux dans leurs gîtes, au milieu des forêts, et quelque jour de bonheur parvenir à m'évader. Je me ressouvins tout-à-coup d'un ravin profond caché sous l'ombre d'immenses pins, tout près de Riofrio, et je m'imaginai que les brigands qui m'emmenaient pouvaient avoir une caverne dans quelque endroit semblable à celui-là, car il m'avait été désigné comme un des repaires de la bande de Gomez. J'étais presque décidé à offrir mes services à mes assassins et à m'enrôler parmi eux, quand la voiture s'arrêta. Tout la scène précédente m'apparut de nouveau comme une image horrible et confuse. Les rideaux furent tirés, et une voix rauque cria fortement : « Sont-ils tous morts ? — Si *senor*, répliqua la dame tremblante en pleurant ; si *senor*, son *todos muertos*. Oh ! ayez pitié de nous, bon caballero, grâce, grâce ! » Les rideaux furent vivement refermés, et la même voix terrible commanda de hâter le pas.

Au moment où les rideaux avaient été ouverts, où j'avais entendu cette voix rude demandant si nous étions morts, une sensation aiguë, pénétrante, avait lentement et douloureusement parcouru tout mon corps ; elle vint et passa, laissant un sentiment indéfinissable de crainte, d'horreur, d'angoisse. Je frissonnais comme une feuille de tremble : car je pensais sentir déjà la lame, poussée à travers mon dos, se plonger à plusieurs reprises dans mon corps, enfoncée avec cette démoniaque force de vengeance qui enrouait la voix de celui qui avait demandé si nous étions bien morts !

Alors je sentis s'évanouir toute espérance d'être admis dans cette bande.... Trop de leurs camarades étaient tombés, ils avaient trop soif de notre sang pour nous épargner. La pensée de l'horrible sort des pauvres femmes sans défense traversa alors mon esprit ; mais elle fut bien passagère : l'égoïsme me tenait dans sa griffe de fer, et je cherchai encore à m'attacher à quelque espérance d'évasion. Je n'en découvris aucune ; et je me sentis brûler de honte d'avoir un moment cédé à l'ignoble désir de sauver ma vie en me mêlant à cette horde de misérables.

Mais la mort ! Il était si amer de mourir ainsi, sans y être préparé ! Je grinçai des dents dans mon agonie. Je ne pouvais pas me résigner, je ne pouvais pas vouloir mourir. Affreux, horribles moments !

J'essayai encore de la prière. « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme ! Christ, Jésus, ayez pitié de moi ! » Mais en vain je luttais avec moi-même : les mots n'éveillaient aucun sentiment pieux ; toutes mes pensées étaient absorbées dans les angoisses de mon corps. Je ne sais combien de tems je fis d'inutiles efforts de prière et de repentir ; mais enfin j'y renonçai, et retombai dans l'accablement, glacé, tremblant, désespéré.

Après quelques minutes d'accablement, je tentai de songer encore aux dangers qui m'environnaient. Nous pouvions être rencontrés et secourus. mais les brigands étaient si nombreux, si bien armés ! avec quelle intensité d'attention j'écoutais, pour saisir quelques sons d'espérance et de salut ! Mais rien, rien du tout. Nous roulions rapidement à travers la forêt, et le bruyant galop des chevaux des bandits interrompait seul le silence. « N'y a-t-il pas une espérance de salut ! pas une ! Oh ! pourquoi ai-je voyagé ! mon Dieu, pourquoi ai-je quitté mon cher pays !... Mourir ainsi ! égorgé de sang-froid ! voir la pointe de la dague appuyée sur mon sein, la sentir lentement pénétrer dans mon cœur jusqu'à ce qu'il crève ou que je meure ! Oh Dieu ! oh Dieu ! que ne suis-je mort en combattant..., frappé comme le pauvre N** ! N'y a-t-il pas une chance de salut ?... quoi, pas une ! Oh ! que j'eusse du champ, des armes, la force de m'en servir ; et peu m'importerait qu'ils fussent vingt contre un ! Je pourrais au moins mourir en combattant ! Mais mourir ainsi ! Et je laissais échapper de profonds gémissemens.

« Oui, me dis-je, suis d'une pensée soudaine, il me reste une chance, je puis faire le mort. Ils me croient tué comme les autres ; et quand ils seront partis, je me trainerai jusqu'à ce que je trouve du secours. » M'attachant à cette idée, je saisis convulsivement la cravate trempée du sang de N**, et la mouillant dans la mare de sang à demi figé qui remplissait la voiture, j'en teignis ma figure et mes mains.

L'effort que je venais de faire fit ruisseler de nouveau le sang de mon côté. J'y tins mes deux mains pressées, et, le recueillant à mesure qu'il sortait, j'y baignai ma face et mes cheveux. Je m'arrêtai alors, épuisé par le mélange de sentimens d'horreur de ce que je venais de faire, de dégoût, de défaillance, et peut-être aussi de joie en me rattachant à ce faible

espoir. Convaincu que j'étais suffisamment défiguré, et que les voleurs me prendraient pour mort, je demeurai immobile, excepté quand j'essayais de tems en tems de fermer ma blessure en pressant mes vêtements dessus. J'y réussis bientôt en partie, car je ne sentis plus que quelques gouttes coulant par intervalles. J'attendais avec la plus douloureuse anxiété le moment qui devait décider de mon sort; enfin le cri « halte ! » se fit entendre, et fut suivi du piétinement des brigands mettant tous pied à terre.

« Placez les védettes, » cria l'un fortement; « voyez si le capitaine est revenu, et les autres vite à la voiture pour dépouiller l'équipage et les corps ! » « A présent ! pensai-je, courage, présence d'esprit pour quelques minutes, je suis sauvé. » Ils s'avancèrent en silence, et ouvrirent la portière, et à mesure qu'elle tournait sur ses gonds, je me laissai aller en arrière comme une masse inanimée. Je fus saisi par l'un d'eux. Il entortilla sa main dans mes cheveux qui étaient longs et bouclés, et s'arrêta. Je restai immobile comme un cadavre; mais c'était un effort horrible, affreux; car tandis qu'une de ses mains empoignait ma chevelure, je sentais l'autre suspendant une dague sur mon sein, et prête à l'enfoncer au moindre signe de vie.

Pour le moment, il parut satisfait de l'examen, car il souleva mon corps, et commença à chercher l'argent et les doublons. Il trouva quelques pièces dans mes habits, et tâta autour de mes reins pour s'emparer de la ceinture où les voyageurs cachent ordinairement leurs trésors. J'eus alors une occasion de respirer. Je le fis; mais si doucement, si imperceptiblement, que le brigand ne s'en aperçut pas. Ne trouvant pas la ceinture sur laquelle il avait compté, il murmura une imprécation, et de sa main ouverte me donna un violent coup à travers la figure, et, me prenant par les jambes, m'enleva et me jeta lourdement hors de la voiture sur le gazon.

Ma tête frappa à terre avec force; mais, tout rempli de mon idée, je laissai aller mes membres comme s'ils avaient perdu tout mouvement et toute vie. Les brigands m'entourèrent aussitôt: « *Es un Ingles co-jo!* » dit l'un, d'un air de triomphe, en me retournant avec son pied. « *Un Ingles?* » demanda un autre. « *Maldito herege,* maudit hérétique, il paraît tout-à-fait mort. Cela lui apprendra à faire feu ! » dirent quelques autres en riant.

Pendant qu'ils parlaient, les corps de mes compagnons furent tirés de la voiture et tombèrent lancés sur ma poitrine avec une violente secousse; celui de Rodriguez était placé tout en travers; leurs cadavres me couvraient presque, et le reste de leur sang s'écoulait sur mon sein.

J'entendis alors couper les cordes et les traits, et le bruit des bagages tombant à terre. « Où est la cassette noire ? » cria la même rude voix qui avait déjà demandé si nous étions morts.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda l'un des brigands. — Une petite cassette de bois qui doit être quelque part dans la voiture et qui contient des bijoux et de l'argent. » Ils la trouvèrent après quelques recherches; et, à leurs expressions, il me sembla qu'ils la remettaient à quelqu'un, qui, sautant à cheval, galoppa aussitôt à travers la forêt.

« *No podemos romper este co-jo de cajon!* » cria l'un: « Je ne puis forcer cette chienne de malle!... Qui de vous a une machete ? » — *Agui hay!* dit un autre, galopant près de nous. Ils se mirent alors à briser les coffres avec leurs couteaux, et en peu d'instants habits, linges, lits de camp, etc., furent épars autour d'eux. »

(A continuer.)

LE DIMANCHE D'UNE OUVRIÈRE.

Dans les premiers jours du mois de mai, un samedi matin que Caroline apercevait, entre les deux lignes noires des maisons, une faible portion d'un ciel bleu sans nuages et pendant qu'elle arrosait avec un verre d'eau le pied de son chèvrefeuille, elle dit à sa mère :

— Maman, il faut aller demain nous promener à Montmorency ?

À peine cette phrase était-elle prononcée d'un air joyeux, que le monsieur noir vint à passer, plus triste et plus accablé que jamais.

Le chaste et caressant regard que Caroline lui jeta pouvait passer pour une invitation.

Le lendemain, quand madame Crochard, vêtue d'une redingote de mérinos brun rouge, d'un chapeau de soie et d'un shawl à grandes raies imitant le cachemire, se présenta avec sa fille pour choisir un coucou au coin de la rue du Faubourg Saint-Denis et de la rue d'Enghien, elles y trouvèrent leur inconnu, planté sur ses pieds, comme un homme qui attend sa femme.

Un sourire de plaisir dérida la figure triste de l'étranger quand il aperçut Caroline dont le petit pied était chaussé par des guêtres de prunelle couleur puce, dont la robe blanche, emportée par un vent perfide pour les femmes mal faites, dessinait des formes attrayantes, et dont la figure, ombragée par un chapeau de paille de riz doublé en satin rose, était comme illuminée d'un reflet céleste. Sa large ceinture de couleur puce faisait valoir une taille à saisir entre les deux mains. Ses cheveux, partagés en deux bandeaux de bistre sur un front blanc comme de la neige, lui donnaient un air de candeur que rien ne démentait. Le plaisir semblait la rendre aussi légère que la paille élégante de son chapeau; mais il y eut en elle une espérance qui éclipsa tout-à-coup sa parure et sa beauté, quand elle vit le monsieur noir.

Ce dernier, qui semblait irrésolu, fut peut-être décidé à servir de compagnon de voyage à Caroline par la révélation subite du bonheur qu'elle ressentait. Alors il l'oua, pour aller à Saint-Leu-Taverny, un cabriolet dont le cheval paraissait assez bon, et il offrit à madame Crochard et à sa fille d'y prendre place. La vieille mère accepta sans se faire prier; et ce ne fut qu'au moment où la voiture se trouva sur la route de Saint-Denis, qu'elle s'avisait d'avoir des scrupules et de hasarder quelques civilités sur la gêne qu'elle et sa fille allaient causer à leur compagnon.

— Monsieur voulait peut-être se rendre seul à Saint-Leu ? dit-elle avec une fausse bonhomie.

Mais elle ne tarda pas à se plaindre de la chaleur et surtout de son catharre qui, disait-elle, ne lui avait pas permis de fermer

l'œil une seule fois pendant la nuit. Aussi à peine la voiture eut-elle atteint Saint-Denis que madame Crochard parut endormie.

Quelques-uns de ses ronflements semblèrent suspects à l'inconnu qui, fronçant les sourcils, regarda la vieille mère d'un air singulièrement soupçonneux.

— Oh ! elle dort !... dit naïvement Caroline; elle n'a pas cessé de tousser depuis hier soir. Elle doit être bien fatiguée... »

Pour toute réponse, le compagnon de voyage jeta sur la jeune fille un rusé sourire comme s'il lui disait : — Innocente créature !... tu ne connais pas ta mère !

Cependant, malgré sa défiance, et au bout d'une demi-heure, quand la voiture roula sur la terre dans cette longue avenue de peupliers qui conduit à Eaubonne, le monsieur noir crut madame Crochard réellement endormie; mais peut-être aussi ne voulait-il plus examiner jusqu'à quel point ce sommeil était feint ou véritable.

En effet, soit que la beauté du ciel, l'air pur de la campagne et ces parfums enivants répandus par les premières pousses des peupliers, par les fleurs du saule, et par celle des épinées blanches, eussent disposé son cœur à s'épanouir comme la nature; soit qu'une plus longue contrainte lui devint importune, ou soit que les yeux pétillants de Caroline eussent répondu à l'inquiétude des siens, l'inconnu entreprit, avec sa jeune compagne, qui ne dormait pas, une conversation aussi vague que les balancements des arbres sous l'effort de la brise, aussi vagabonde que les détours du papillon dans l'air bleu, aussi peu raisonnée que la voix doucement mélodieuse des champs, mais empreinte comme elle d'un mystérieux amour. À cette époque, la campagne n'est-elle pas frémissante comme une fiancée qui a revêtu sa robe d'hyménée, et ne convie-t-elle pas au plaisir les âmes les plus obtuses !

Ah ! quitter les rues froides et ténébreuses du Marais, pour la première fois depuis le dernier automne, et se trouver au sein de l'harmonieuse et pittoresque vallée de Montmorency, la traverser au matin, en ayant devant les yeux l'infini de ses horizons, et pouvoir reporter, de là, son regard sur des yeux qui peignent aussi l'infini en exprimant l'amour !... Ah ! quels cœurs resteraient glacés, quelles lèvres garderaient un secret ?

L'inconnu trouva Caroline plus gaie que spirituelle, plus aimante qu'instruite; mais, si son rire accusait de la folâtrerie, ses paroles promettaient un sentiment vrai. Quand, aux interrogations sagaces de son compagnon, la jeune fille répondait par une effusion de cœur dont les classes inférieures sont moins avares que les gens huchés sur les parquets des hauts salons, la figure du monsieur noir s'animait et semblait renaitre. Sa physiologie perdait par degrés la tristesse qui en contractait les traits; puis de teinte en teinte, elle prit un air de jeunesse et un caractère de beauté qui rendirent Caroline toute fière et heureuse.

L'ouvrière devina que son protecteur était un être sévère depuis long-tems de tendresse et d'amour, de plaisir et de caresses, ou que peut-être il ne croyait pas au dévouement d'une femme. Enfin, une saillie inattendue du léger babil de Caroline enleva le dernier voile qui était à la figure de l'inconnu toute sa splendeur. Ce dernier sembla faire un éternel divorce avec des idées importunes, et il déploya toute la vivacité d'âme que décelait alors sa figure redevenue jeune.

La causerie devint insensiblement si familière, qu'au moment où la voiture s'arrêta aux premières maisons du long village de Saint-Leu, Caroline nommait l'inconnu monsieur Eugène, et, pour la première fois seulement, la vieille mère se réveilla.

— Caroline, elle aura tout entendu !... dit Eugène d'une voix soupçonneuse à l'oreille de la jeune fille.

Caroline répondit par un ravissant sourire d'incrédulité : il dissipa le nuage sombre que la crainte d'un calcul chez la mère avait répandu sur le front de cet homme défiant.

Sans s'étonner de rien et approuvant tout, madame Crochard suivit sa fille et M. Eugène dans le parc de Saint-Leu, où les deux jeunes gens étaient convenus d'aller pour y visiter les riantes prairies et les bosquets embaumés que le goût de la reine Hortense a rendus si célèbres.

— Mon Dieu ! que cela est beau !... s'écria Caroline, lorsque, montée sur la croupe verte où commence la forêt de Montmorency, elle aperçut, à ses pieds, l'immense vallée qui déroulait les richesses de ses côtes semées de villages, les horizons bleuâtres de ses collines, ses clochers, ses prairies, ses champs, et dont le murmure vint expirer à l'oreille de la jeune fille comme un bruissement de la mer. Les trois voyageurs côtoyèrent les délicieux rivages d'une rivière factice, et ils arrivèrent à cette vallée suisse dont le chalet reçut plus d'une fois la reine Hortense et Napoléon.

Quand Caroline se fut assise, avec un saint-respect, sur le nuage de bois moussu où s'étaient reposés des rois, des princes et l'empereur, madame Crochard manifesta le désir opiniâtre d'aller voir de plus près un pont suspendu entre deux rochers qu'elle apercevait au loin; et, se dirigeant vers cette curiosité champêtre, elle laissa son enfant sous la garde de M. Eugène en lui disant qu'elle ne le perdrait pas de vue.

— Eh, quoi ! pauvre petite, s'écria Eugène, vous n'avez jamais désiré la fortune et les jouissances du luxe ? Vous ne souhaitez pas quelquefois de porter les belles robes que vous brodez ?

— Je vous mentirais, M. Eugène, si je vous disais que je ne pense pas au bonheur dont jouissent les riches. Ah ! oui, je songe souvent, quand je m'endors surtout, au plaisir que j'aurais de voir ma pauvre mère ne pas être obligée d'aller, tel temps qu'il fasse, chercher nos petites provisions !... à son âge !... Je voudrais que le matin, une femme de ménage lui apportât, pendant qu'elle est encore au lit, son café bien sucré avec du sucre blanc. Elle aime à lire des romans, la pauvre bonne femme !... Eh bien ! je préférerais lui voir user les yeux à sa lecture favorite, plutôt qu'à remuer des bobines depuis le matin jusqu'au soir. Il lui faudrait aussi un peu de bon vin. Enfin je voudrais la savoir heureuse, elle est si bonne !...

— Elle vous a donc bien prouvé sa bonté ?...

— Oh !... répliqua la jeune fille d'un son de voix profond.

Puis après un assez court moment de silence, pendant lequel les deux jeunes gens regardèrent madame Crochard qui,

parvenue au milieu du pont rustique, les menaçait du doigt, Caroline reprit :

— Oh oui ! elle me l'a prouvée !... Combien ne m'a-t-elle pas soignée quand j'étais petite !... Elle a vendu ses derniers couverts d'argent pour me mettre en apprentissage chez la vieille fille qui m'a appris à broder. Et mon pauvre père !... Que de mal elle a eu pour lui faire passer heureusement ses derniers moments.

À cette idée, la jeune fille tressaillit et se fit un voile de ses deux mains.

— Ah, bah ! ne pensons jamais aux malheurs passés !... dit-elle en essayant de reprendre un air enjoué.

Elle rougit en s'apercevant que M. Eugène s'était attendri, mais elle n'osa le regarder.

— Que faisiez donc votre père ?... demanda-t-il.

— Mon père était danseur à l'Opéra avant la révolution, dit-elle de l'air le plus naturel du monde, et ma mère chantait dans les chœurs. Mon père, qui commandait les évolutions sur le théâtre, ayant mis en ligne les vainqueurs de la Bastille, obtint le grade de capitaine et se conduisit à l'armée de Sambre-et-Meuse de manière à monter rapidement en grade. En dernier lieu, il a été nommé major; mais il fut si grièvement blessé à Lutten qu'il est revenu mourir à Paris, après deux ans de maladie... Ah ! que de chagrins nous avons eus !... Et puis, les Bourbons sont arrivés et... ma mère n'ayant pu obtenir de pension, nous sommes retombées, elle et moi, dans une situation telle, qu'il a fallu travailler pour vivre...

Depuis quelque tems, la bonne femme est devenue malade, aussi jamais je ne l'ai vue si peu résignée. Elle se plaint, et je le conçois ! Elle a connu l'abondance et une vie heureuse... Quant à moi... je ne saurais regretter une vie et un monde que je n'ai pas connus. Je ne demande qu'une seule chose au ciel !

— Quoi ?... dit vivement M. Eugène qui semblait rêveur.

— Que les femmes portent toujours des tulles brodés ; et alors... mon ouvrage me suffira toujours bien.

La franchise de ces aveux intéressa le jeune homme qui regarda d'un œil moins hostile madame Crochard quand elle revint vers eux d'un pas lent.

— Eh bien ! mes enfans, avez-vous bien jase ?... leur demanda-t-elle d'un air tout à la fois railleur et indulgent ! — Quand on pense, M. Eugène, que le *petit caporal* s'est assis là où vous êtes !... reprit-elle après un moment de silence. — Pauvre homme !... ajouta-t-elle. Mon mari l'aimait-il !... Ah ! Crochard a aussi bien fait de mourir ; car il n'aurait pas enduré de le savoir là où ils l'ont mis !...

M. Eugène posa un doigt sur ses lèvres, et la bonne vieille, hochant la tête, dit d'un air sérieux :

— Suffit !... on aura la bouche close et la langue morte !...

— Mais, ajouta-t-elle en ouvrant les deux bords de son corsage et montrant une croix et son ruban rouge suspendu à son col par une faveur noire, ils ne m'empêcheront pas de porter ce que l'autre a donné à mon pauvre Crochard, et je me ferai enterrer avec... »

En entendant des paroles, qui, à cette époque, passaient pour très-séditieuses, M. Eugène interrompit la vieille mère en se levant brusquement, et ils achevèrent un joyeux pèlerinage à travers les allées du parc. Le jeune homme s'absenta pendant quelques instans pour aller commander un repas chez le meilleur traiteur de Taverny; puis il revint chercher les deux dames et les y conduisit en les faisant passer par les sentiers de la forêt...

Le dîner fut gai. M. Eugène n'était déjà plus cette ombre sinistre qui passait naguère rue du Tourniquet. Il ressemblait moins au *monsieur noir* qu'à un jeune homme confiant, prêt à s'abandonner au courant de la vie comme ces deux femmes insouciantes et laborieuses, qui, le lendemain peut-être, manqueraient de pain. Enfin, il paraissait sous l'influence des joies du premier âge ; car son sourire avait quelque chose de caressant et d'enfantin.

Quand, sur les cinq heures, le joyeux dîner fut terminé par quelques verres de vin de Champagne, Eugène fut le premier à proposer d'aller danser sous les châtaigniers au bal champêtre du village. Caroline et son protecteur dansèrent donc ensemble. Leurs mains se pressèrent avec intelligence, et leurs cœurs battirent d'une même espérance. Sous le ciel bleu, aux rayons obliques et rouges du couchant, leurs regards arrivèrent à un éclat qui, pour eux, faisait pâlir celui du ciel.

Etrange puissance d'une idée et d'un désir ! Rien ne leur semblait impossible ! L'âme, dans ces moments magiques, ne prévoit que du bonheur et il semble que le plaisir jette ses reflets jusque sur l'avenir...

Cette brillante et pure journée avait déjà créé, pour tous deux, de célestes souvenirs auxquels ils ne pouvaient rien comparer dans le passé de leur existence. La source serait-elle donc plus gracieuse que le fleuve ; le désir serait-il plus ravissant que la jouissance ; et, ce qu'on espère, plus attrayant que tout ce qu'on possède ?

— Voilà donc la journée déjà finie !... Tellé fut l'exclamation qui échappa du cœur de l'inconnu, quand la danse eut cessé.

Caroline le regarda d'un air compatissant en lui voyant reprendre une légère teinte de tristesse.

— Pourquoi ne seriez-vous pas aussi content à Paris qu'ici ? dit-elle. Le bonheur n'est-il qu'à Saint-Leu ?... Il me semble maintenant que je ne puis être malheureuse nulle part.

L'inconnu tressaillit à ces paroles dictées par ce sentiment de pitié douce qui entraîne toujours les femmes plus loin qu'elles ne comptent aller, de même qu'une extrême prudence leur donne parfois plus de cruauté qu'elles n'en ont.

Pour la première fois depuis le regard qui avait en quelque sorte commencé leur amitié, Eugène et Caroline eurent une même pensée. Ils ne l'exprimèrent pas ; mais ils la sentirent au même moment par une mutuelle impression semblable à celle d'un bienfaisant foyer qui les aurait consolés des atteintes de l'hiver.

Alors, comme s'ils eussent craint leur silence, ils se rendirent à l'endroit où leur modeste voiture les attendait ; mais avant de se confier, pour retourner à Paris, aux flancs disjointes et aux roues à demi-brisées de leur coucou, ils se parèrent fraternellement par la main, et coururent dans une allée sombre devant madame Crochard. Quand il ne virent plus la blanche

bonnet de tulle qui leur indiquait la vieille mère comme un point à travers les feuilles :

— Caroline !... dit Eugène d'une voix troublée et le cœur palpitant.

La jeune fille confuse recula de quelques pas, car elle comprit toute la puissance de cette interrogation d'amour. Mais, folâtre et badine, elle tendit une main d'albâtre qui fut baisée avec ardeur ; et si elle la laissa baiser, c'est qu'en se levant sur la pointe des pieds, elle avait aperçu sa mère. Madame Crochard fit semblant de ne rien voir, comme si, par un souvenir de ses anciens rôles de l'Opéra, elle eût dû ne figurer là qu'en à-part.

(Extrait des Scènes de la Vie privée.)

SŒUR SAINTE MARTHE.

(HISTORIQUE.)

Victime de son attachement à la vieille marche des choses, M. Brémont, riche négociant de Bordeaux, avait trouvé la mort dans ces tems de haines et de proscriptions dont la France, hélas ! n'a pas encore perdu la mémoire. Sa veuve, fière de retrouver dans les traits d'une fille chérie, celui qu'elle avait tant pleuré, vivait heureuse et tranquille avec son Elina, et semblait n'avoir plus rien à redouter des coups du sort.

Advint pourtant 1814 avec tous les pressentimens inséparables d'une invasion ennemie... Mais tout se passa à souhait, et peu à peu les craintes se calmèrent. Les fils d'Albion qui avaient pris logement en ville fraternisèrent avec les fils de l'Amérique ; aux précautions de la peur, succédèrent bientôt les doux élans de la confiance ; on déterra de toutes parts l'argenterie et les objets précieux que la terreur du premier moment avait fait mettre à l'abri ; on traita, on choya les nobles héros du roi Georges, et long-tems ce ne fut que bals, festins et plaisirs.

Dans ce contact de deux nations, jusque-là tenues à distance par la force des choses, dans ce rapprochement subit, les lois de l'hospitalité devaient être plus d'une fois méconvenues...

Chez Mme Brémont logeait Edwards, jeune homme de dix-neuf ans, que le nom et la fortune du lord, son père, avaient mis en possession d'une compagnie d'élite. Doux, affable et prévenant, il ne tarda point à se faire aimer de la mère et adorer de la fille. Regardé comme l'enfant de la maison, il put facilement arriver à ce but qu'il ne prenait pas soin de dissimuler. Mme Brémont, d'ailleurs, dont la vanité se trouvait flattée, cherchait à s'abuser elle-même ; sa fille épouse d'un milord !... Pleine de sécurité dans la candeur de son hôte, dans les principes et le naturel de son Elina, elle laissait sans trouble le poison se glisser au cœur de l'innocence. Mais Edwards fut entraînant ; Elina aimait... Une faute fut commise !

Trois mois s'écoulèrent. Elina était pâle et languissante ; elle fuyait les regards de sa mère... La fuite seule pouvait tout concilier ; on s'y résolut, et quelques jours plus tard, à trois heures du matin, une chaise de poste emportait la fille coupable et son séducteur.

Mme Brémont ouvrit les yeux : il était trop tard. Son désespoir fut affreux, mais concentré, et deux fois la mort faillit y mettre un terme. Quelques amis connurent sa honte et son malheur ; on essaya d'en adoucir l'amertume par des recherches qui, pendant plus d'un an, restèrent sans succès, et qui amenèrent ensuite les plus fâcheux résultats. On sut, et l'on ne put en faire un secret à la malheureuse mère, qu'Elina, maîtresse avérée de lord Brighton, affichait à Londres tous les dehors du luxe le plus insistant. Séparée d'Edwards depuis quelque tems, c'était la femme à la mode parmi les étourdis de la noblesse britannique.

Ce coup, Mme Brémont le reçut avec calme et résignation ; mais un mois plus tard, elle quitta sans bruit la ville qui l'avait vue naître, les amis qui la consolait, et, animée par cette philosophie chrétienne, soutien des grandes âmes, elle dota de tous ses biens l'institution de St-Vincent-de-Paule, et prit à Paris le voile des sœurs de la Charité. Sa piété, sa vertu, sa haute sagesse la firent bientôt primer dans les rangs de ces prêtresses de l'humanité, que les dégoûts n'atteignent nulle part. Depuis six ans, la sœur sainte Marthe (c'était son nom claustral) était citée dans l'hôpital de Rochefort comme un modèle de sainteté, de douceur et de bienfaisance ; aussi le suffrage unanime de ses égales l'éleva-t-il au grade de supérieure que la mort avait rendu vacant.

La nouvelle directrice de la Charité, à l'hospice de Rochefort, était en fonctions depuis huit jours, lorsqu'un matin (c'était au mois de janvier), elle aperçut un jeune chirurgien rudoyant une malheureuse à moitié couverte de haillons, qui sollicitait vainement un billet d'admission, et qui déjà regagnait en pleurant la porte principale. La supérieure, avec cette bonté qui la distinguait, s'approche, admoneste chrétiennement l'interne, et rappelle la solliciteuse : « Pardonnez, mon enfant, au langage sévère de Monsieur : il n'a mission de recevoir ici que des malades ; mais vous n'êtes que pauvre, c'est moi que vous admettez. » Pendant cette allocution prononcée avec onction et les yeux baissés, les traits amaigris de la mendiantة prirent une affreuse expression ; son front se ridait avec force, ses yeux se cavèrent, sa bouche se contracta, tout son corps sembla pris d'un frémissement mortel. « Ciel ! s'écria-t-elle ; et sa tête vint frapper violemment les dalles du corridor. Le chirurgien explora les mouvemens du cœur : ils avaient cessé pour toujours.

« Qu'on porte cette femme à la chapelle, » dit la supérieure en jetant un dernier coup d'œil sur le cadavre.

Le passeport de la malheureuse fut trouvé dans ses vêtements et porté au conseil des sœurs, lecture en fut faite par la supérieure qui prononça, sans émotion visible, le nom d'Elina Brémont.

— D'après des relevés officiels, la population de la Pologne se montait, à la fin de 1828, à 4,088,289 hommes, sans compter les militaires. En 1823, on en comptait, sans les militaires, 3,704,306. Sa population juive en 1823 était de 384,263 individus.

— On écrit de Varsovie, 9 mars : « Dans le village de Modlowo, une paysanne est accouchée de cinq enfans, qui ont vécu quelques instans. »

ANNONCES.

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines	Depart de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 ^{er} fév. 1 ^{er} juin. 1 ^{er} oct.
1	Havre,.....	Keene....	10 » 10 » 10 »
2	Chs. Carroll.	Clark....	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnel.	Hawkins.	1 ^{er} mars 1 ^{er} juil. 1 ^{er} nov.
3	Henri IV....	J. B. Pell.	10 » 10 » 10 »
2	France.....	E. Funk..	20 » 20 » 20 »
1	Sully.....	Macy....	1 ^{er} avril. 1 ^{er} août 1 ^{er} déc.
3	François Ir..	Skiddy...	10 » 10 » 10 »
2	Erie.....	J. Funk..	20 » 20 » 20 »
1	Formosa....	Orne.....	1 ^{er} mai. 1 ^{er} sep. 1 ^{er} déc.
3	De Rham....	Depeyster	10 » 10 » 10 »
2	Ed. Bonnaffé.	Hathaway	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel l'ainé.

Deuxième ligne, Bonnaffé, Boisgérard et Cie., agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer ; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston ; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégans et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

SURDITÉ.

Tous les journaux de l'Europe ont annoncé la précieuse découverte du Dr. Mene Maurice, de Paris, pour guérir cette infirmité (l'originelle est incurable). Le remède qu'il emploie, est une huile acoustique avec laquelle on traite les oreilles, comme l'indique l'instruction qui accompagne le flacon. Dépôt est établi chez MM. Bayaud & Deloynes, No. 24 Exchange place.

Chaque flacon est accompagné d'une étiquette et d'une instruction du Dr. Mene Maurice : on délivre un prospectus gratis où sont contenues des lettres des personnes guéries et qui attestent sa propriété. 31

SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

JEUDI 17 de ce mois, le tirage sera très brillant. Les lots sont très abondans, à savoir :

1 de \$10,000, 20 de \$1,000, 20 de \$500, etc.
Billets, seulement \$5.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agens en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent ; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenans. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivans.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.	
Pica.....	36 cents.
Long-Primer.....	40
Bourgeois.....	46
Nonpareil.....	90
Diamond.....	\$2.
Small Pica.....	38 cents.
Brevier.....	56
Minion.....	70
Pearl.....	\$1 40

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agens de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite Washington Press, qu'ils vendront à un prix modéré.

BUREAU D'AGENCE à l'usage des Américains et des Étrangers, NEW-YORK, Broad-street, No. 8.

On s'y charge 1° de tout ce qui concerne les affaires de Douane, tel que chargemens et déchargemens de marchandises, etc. ; 2° d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer les rentrées de fonds et d'en faire la remise, et d'exécuter tous autres ordres ; 3° de traduire en langues modernes toute espèce de documents et de servir d'interprète ; 4° de faire connaître les établissemens et les fonctionnaires publics et de faire les démarches nécessaires pour devenir citoyens des États-Unis ; 5° de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences qui seraient demandés, et enfin d'exécuter avec désintéressement et exactitude tout ce qui pourrait être utile aux personnes qui y auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les meilleures références de sa probité et exactitude. 29

A VENDRE — 25,000 Cigares de la Havane, de première qualité, en entrepôt, chez EUGENE BERGONZIO, 8 Broad-st. On trouve constamment, à la même adresse, des Cigares de la Havane, de différentes marques, en lots ou en boîtes de 250. 28

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS, No. 67 Congress-street.....BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque tems, à Boston, trouveront des appartemens bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires ; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités : on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtelettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10—6 m

A VENDRE, PAR G. DESABAYE, dans son nouveau magasin, au coin de Park-Place et Broadway, les objets suivans :

- Au débarquement des ships Formosa, De Rham et Charlemagne,
- 5 meules fromage de Gruyère,
- 1 caisse sardines à l'huile,
- 2 caisses patés de foie gras, bécasses, perdreaux, alouettes, caillies et lièvre, le tout aux truffes,
- 1 caisse bouillon gras, et gelée de viande,
- 2 sacs haricots rouges,

Le soussigné vient de recevoir un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels les suivans :

Histoire d'Alcibiade, contenant le récit des événemens les plus mémorables de la Grèce, de son époque, avec des notes sur les principaux personnages, les sectes philosophiques, les mœurs, coutumes, etc. 1 vol. in-8. orné de 5 portraits en taille douce—\$1 63.

Histoire des Suisses, ou Helvétiens, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours ; par Mallet. 4 vols. in-8. carte—\$6 50.

Histoire de César Auguste, premier empereur de Rome, d'après Plutarque, Suétone, Dion Cassius, etc. ; ornée de 9 gravures. 2 vols. in-12.—\$1 38.

Histoire d'Espagne, depuis la découverte qui en a été faite par les Phéniciens jusqu'à la mort de Charles III ; traduite de l'anglais d'Adams, par Briand. 4 vols. in-8—\$5 50.

Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'à la mort de Louis XVI. ; par M. Anquetil. 15 vols. in-12—\$9.

Histoire de l'Inquisition en France, depuis sa fondation au 13^e siècle jusqu'à sa suppression en 1772, et de la croisade contre les Albigeois, qui a précédé l'établissement du tribunal de la foi ; par M. E. L. B. de Lamoignon-Langon. 3 gros vols. in-8—\$6.

Introduction à la Géographie, Mathématique et Critique, et à la Géographie Physique ; par S. F. Lacroix. 1 vol. in-8 : accompagné de belle cartes.—\$2 63.

Leçons de Géographie ; par Gaultier, 1 vol. in-18. 1823—50c.

Lettres sur l'Angleterre ; par le Baron de Stael Holstein. 1 vol. in-18 : 1828—88c.

Mémoires de Joseph Fouché, duc d'Ortrante : 2 vols. in-8—\$3 25.

Manuscrit de 11 huit cent douze, contenant le précis des événemens de cette année ; par le Baron Fain, secrétaire de Napoléon à cette époque—2 vols in-8 : avec cartes—\$3 25.

Mémoires Anecdotes sur l'intérieur du palais de Napoléon et sur quelques événemens de l'empire, depuis 1805 jusqu'à 1816 ; par De Bausset : 4 vols in-8vo : avec cent vingt fac-simile—\$4.

Mémoires sur l'Impératrice Joséphine, ses contemporains, la cour de Navarre et de la Malmaison : 2 vols in-18 : 1828—1 63.

Mémoires d'Elisabeth Charlotte, duchesse d'Orléans, mère du régent, précédés d'une notice sur cette princesse, et suivis d'un éclaircissement de notes : 2 vols. in-18 : papier vélin—\$1 25.

Mémoires de Vidocq, chef de la police de sûreté de France : 4 vols. in-8vo : 1828—\$7.

Mémoires de Lady Hamilton, ambassadrice d'Angleterre à la cour de Naples, ou choix d'anecdotes curieuses sur cette femme célèbre, tirées des relations anglaises les plus authentiques : 1 vol. in-8—1 38.

Mémoires de duc de Rovigo, pour servir à l'histoire de Napoléon : 8 vols in-8vo : Paris : 1828—\$14.

Le même ouvrage. 8 gros volumes in-18 : Bruxelles : 1828—\$6.

Mémoires du Maréchal duc de Richelieu : 2 vols. in-18 : papier vélin, 1828—\$1 25.

Mémoires Historiques et politiques sur la république de Venise : Rédigés en 1792, par Léopold Curti : 2 vols. in-8—\$3.

Mémoires d'un Jeune Jésuite, ou conjuration de Mont Rouge dévoilée par des faits ; par Martial de la Roche Arnaud, avec cette épigraphe : Nourri dans le séral, j'en connais les détours : 1 vol. in-18 : papier vélin.—88c.

Mémoires Historiques et Militaires sur Carnot rédigés d'après ses manuscrits, etc. par Tissot : 1 vol. in-18—63c.

Napoléon et la Grande Armée en Russie, pendant l'année 1812 ; par M. le comte de Ségur ; avec des notes contenant l'examen critique, par le général Gourgaud, aide-de-camp de Napoléon : 2 vol. in-8 : avec carte et portraits—\$4.

Mémoires du général Rapp, premier aide-de-camp de Napoléon : 1 vol. in-18—75c.

La Police Dévoilée. 3 gros vols. grand in-18—2 50.

Mémoires de Bourienne sur Napoléon : 10 vols. in-8vo : 1830—\$20.

Précis de l'Histoire Universelle ; par Anquetil : 12 vols. in-12—\$7.

Précis de la Géographie Universelle.

Précis Historique de l'Ancienne Gaule.

Foreign and Classical Bookstore,
CHARLES DE BEHR, Director,
108 Broadway, New-York,
32 South-sixth-street, Philadelphie.

30—

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES,

A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain,
A New-York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32.

Collection de MANUELS formant une Encyclopédie des Sciences et Arts, format in-18^e, se vendant séparément.

Manuel du graveur, chamoiseur, brasseur, mouleur, marchand papeter, pâtissier, dessinateur, distillateur, liquoriste, peintre en bâtimens, naturaliste préparateur, du fabricant de sucre, raffineur, du cartonnier, vinaigrier, charcutier, tapissier, fleuriste artificiel, porcelainier, poëlier, serrurier, fabricant de drap, amidonier, vermicellier, chandelier et cirier, fabricant d'huiles épurées, imprimeur, relieur, marchand de bois, du débitant de boissons, du vigneron, savonnier, artificier, fondeur sur tous métaux, maître de forges, chasseur, pêcheur, chaudronnier, fabricant de verres de cristal, culture des abeilles et vers à soie, des dames, des demoiselles, maîtresse de maison, du coiffeur, se coiffer soi-même, calligraphie, du style épistolaire, des jeux de société, jeux de calculs et de hasard, des sorciers, destructeurs des animaux nuisibles, boudanger praticien, charpentier, ébéniste, garde champêtre, contributions indirectes, propriétaire et locataire, économie domestique, cultivateur, habitans de la campagne, du zophille, météorologie, du constructeur des machines à vapeur, mécanicien, fontainier, plombier, pompier, de mécanique, géométrie, arpentage, d'arithmétique démontrée, d'algèbre, d'astronomie physique, physique amusante, chimie, chimie amusante, produits chimiques, d'architecture, biographique, herboriste, épier, droguiste, pépiniériste, botanique, de médecine domestique, vétérinaire, d'histoire naturelle, de mollusques et de leurs coquilles, de mammalogie, de physiologie végétale, d'ornithologie, d'entomologie.

12 mois de la Revue Encyclopédique, 1827.

La maison se charge de toutes commissions ou recouvrements sur Europe.

Tous les livres de fonds déjà annoncés se trouvent chez MM. Carvil & Co dont la librairie française est dirigée par M. Charles de Behr.

VALENTIN PELLETIER a l'honneur de prévenir le public qu'il a transporté son magasin d'ÉPICERIES au No. 7 Barclay street, où il continue de tenir et de vendre

Vins français et étrangers,
Liqueurs de toutes sortes, de première qualité,
Comestibles d'Europe
Fromages de toute espèce, etc., etc.

Il se charge, comme auparavant, de mettre en bouteille les Vins et autres liquides. Ses prix sont très modérés. 21—3 ms

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraîtra tous les samedis et mercredis.—Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port.—Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé.—Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.